Illinois U Library

NUMÉRO 43 — 24 SEPTEMBRE 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

LA MAISON SANS TOIT

I

Récit inédit de
JOEL SAYRE

Traduit de l'anglais par
Hélène CLAIREAU

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec « FRANCE-ILLUSTRATION ».

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

LES LIVRES DU MOIS

Par GEORGE ADAM

COMMENT expliquer la curieuse attirance qu'exercent, même sur l'esprit des lecteurs les plus difficiles, les romans de Pierre Benoit ? Chaque fois qu'on en termine un on se promet de ne plus se laisser prendre désormais aux pièges — qui paraissent si simplistes — d'un romanesque à bon marché. Mais, six mois ou un an plus tard, lorsque paraît le nouveau, à peine en a-t-on lu dix pages qu'on oublie ses anciennes préventions : on ne quittera plus le livre qu'une fois dénouée une situation qui a été — lentement, insidieusement — échafaudée sous vos propres yeux. Une fois de plus l'envoûtement a opéré ; à mesure que la lecture se poursuivait une sorte d'hypnose endormait de plus en plus toute faculté critique ; on était amené là où le conteur l'avait désiré. Cet étrange phénomène peut se vérifier encore avec « le dernier Pierre Benoit » : *Le Casino de Barbazan* (Albin Michel, édit.).

Pourtant le début de ce roman ne semble pas dès l'abord vouloir nous entraîner dans une de ces aventures palpitantes auxquelles nous rêvons toujours malgré nous et dont l'auteur de *L'Atlantide* paraît détenir le secret de la composition et des dosages. On dirait même que, désireux de ménager ses effets, Pierre Benoit s'est piqué de nous présenter le plus tard possible sa principale héroïne et de nous révéler que son prénom commençait par la lettre A. Depuis que cette particularité a été relevée par les chroniqueurs il n'est pas je pense un seul lecteur de Pierre Benoit qui à chacun de ses nouveaux romans ne soit préoccupé avant tout de cette question : « Comment se prénommera-t-Elle ? » Disons tout de suite que nous aurons ici affaire avec Argine Ilianof, noire et mystérieuse comme une certaine dame des jeux de cartes.

En fait — et sans doute pour que son comportement reste le plus longtemps possible dissimulé sous les voiles d'un romanesque éprouvé — la connaîtrons-nous à peine. En fait encore nous verrons d'abord deux amis, leur femme et leurs enfants décider de passer leurs vacances dans une petite station balnéaire du Béarn, comme il convient à deux familles riches mais petites-bourgeoises de la province. Au casino de Barbazan, dont ils sont depuis toujours les familiers, un enchevêtrement de menues circonstances les amène à s'intéresser à « la pianiste », une demoiselle proche de la trentaine, d'une beauté revêche quoique attirante, et qui est affligée d'une pénible claudication.

Il s'agit d'Argine, bien entendu, réfugiée russe qui voulait se consacrer à la danse mais dont un éclat d'obus, ramassé quelque part du côté d'Erzeroum aux temps troublés de la Révolution, semble avoir pour toujours brisé la carrière. L'un des commerçants béarnais en vacances s'en éprend, hume avec délices autour d'elle le fumet des aventures dont il a toujours rêvé mais auxquelles il n'a jamais sacrifié, envoie tout promener (vacances, casino de Barbazan, femme, qui, n'est-ce pas, « commençait à avoir l'air d'une belle rose d'automne sur le point de s'effeuiller », enfants...) et décide de tout faire pour que guérisse et danse de nouveau la mystérieuse pianiste, boiteuse, fille de général qui lui a légué une fortune en bijoux (qu'elle a naturellement dilapidée), froide et ingrate (comme il sera révélé par la suite).

Serge Barradat disparaît donc de Barbazan avec Argine, la confie à un médecin réputé pour ses guérisons miraculeuses, dépense pour cette guérison toute sa fortune, a la joie de voir la jeune fille remonter sur la scène et, comme toujours en pareil cas, conquérir Paris dès son premier récital. Magnanime jusqu'au bout, il ne s'étonne pas qu'elle s'éprenne de l'homme qui l'a guérie et l'épouse, abandonnant sur le pavé parisien son gentil petit commerçant béarnais. Il restera à celui-ci la seule ressource de boucler la boucle et de solliciter auprès du casino de Barbazan l'emploi de pianiste auquel, à la satisfaction générale, il se consacrera désormais...

Ainsi résumée l'anecdote qui constitue la trame du roman de Pierre Benoit n'est pas de celles qui saisissent ou passionnent par les lumières insoupçonnées qu'elles jettent soudain dans les profondeurs du cœur humain. J'en conviens, car elle participe moins de la « vie vraie » que d'une certaine convention solidement établie et suivant laquelle les meilleurs et les plus attachants personnages de certains livres sont toujours des princes ou princesses russes, à moins qu'il ne s'agisse d'une enfant abandonnée par ses parents au ruisseau et qui conquiert, par sa beauté ou son astuce diabolique, une place de premier ordre au firmament des étoiles de cinéma. Il faut le reconnaître pourtant : Pierre Benoit a beau à chacun de ses livres nous décevoir par la naïveté ou l'invraisemblance des histoires qu'il nous raconte, nous avons beau savoir que nous ne sommes pas dupes et ne tenons pas à l'être, nous n'en sommes pas moins perdants à tous coups dans ce jeu que l'auteur mène avec nous.

Il s'est proposé en effet de nous conter une histoire. Et il nous la conte bien. Nous le laissons donc poursuivre, encore qu'il nous arrive à tout moment de vouloir l'arrêter pour lui faire remarquer que nous ne sommes pas décidés « à marcher ». Mais il est évident que malgré nous-mêmes « nous marchons ». L'accent du conteur, sa manière joviale et bon enfant de nous abattre les unes après les autres les cartes de son jeu — avec un clin d'œil malicieux chaque fois qu'il nous prend en défaut d'attention et acquiert ainsi l'avantage — la sincérité avec laquelle il paraît ne pas vouloir attacher à son conte plus d'importance qu'il ne convient... tout cela confère à ce singulier écrivain une puissance sur le lecteur qu'il serait vain et ridicule de nier.

Peut-on même l'appeler un écrivain ? Il écrit avec une correction exemplaire, puisqu'il est de l'Académie française ; il est plein de raccourcis heureux et ne dédaigne pas l'humour, comme s'il voulait toujours, justement, faire oublier qu'il est académicien, ses récits sont combinés avec l'honnêteté et la minutie d'un bon artisan qui tient à ce que ses mécaniques fonctionnent à la satisfaction du client et à l'estime des connaisseurs. Mais il n'a du véritable écrivain rien de ce qui peut attacher, séduire, irriter, convaincre. Il a seulement un don extraordinaire devant lequel on est forcé de s'incliner : aux histoires les plus fausses et les plus éculées il parvient à donner le son de l'authentique ; à la psychologie la plus

(Lire la suite page 3 couverture.)

LA MAISON SANS TOIT

Récit inédit
de JOEL SAYRE

Traduit de l'anglais
par HÉLÈNE CLAIREAU

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1949 by Joel SAYRE.

JOEL SAYRE

NÉ en 1900 à Marion (Indiana), le journaliste américain Joel Sayre avait tout juste seize ans lorsqu'il réussit à s'engager dans l'armée canadienne pendant la première guerre mondiale. De retour dans son pays, il reprit ses études universitaires à Williams College, puis les continua à Oxford pour les terminer enfin dans les universités allemandes de Heidelberg et de Marburg. Entré dans le journalisme, il devint l'un des plus brillants collaborateurs du Columbus Dispatch, du Herald Tribune et du World Telegram en même temps qu'il écrivait des scénarios pour Hollywood. Envoyé comme expert civil en Afrique du Nord et en Iran au début de la dernière guerre, il publia dans le célèbre magazine The New Yorker une série d'articles qui eurent un grand retentissement et qui furent ensuite réunis en volume sous le titre The Persian Gulf Command. Fin 1945, The New Yorker envoyait Joel Sayre en Europe comme correspondant de guerre, lui permettant ainsi d'accompagner les armées américaines à Berlin. Ce fut pendant ce séjour qu'il rencontra la famille allemande dont il raconta l'histoire dans The House without a roof. C'est ce brillant récit d'un des meilleurs journalistes des U. S. A. : la Maison sans toit, que nous sommes heureux de présenter aujourd'hui à nos abonnés.

J'ai rencontré pour la première fois les Hofmann — Hedi, Fritz, son mari, sa mère, et sa fille Lilo — au début de juillet 1945, quelques jours après l'arrivée des troupes d'occupation britanniques et américaines à Berlin. Notre rencontre fut le corollaire de la recherche que je faisais d'une autre personne. J'essayais de retrouver un Allemand que j'avais connu quelque vingt ans auparavant alors qu'étudiant dans une université de l'Allemagne occidentale j'avais pris pension pendant un semestre chez sa mère, la veuve d'un professeur. Elle s'appelait M^me^ Busch, et son fils se prénommait Ottokar. Il venait d'atteindre sa dix-huitième année et suivait la dernière classe du *Gymnasium*, comme on appelle là-bas le lycée spécialisé dans les études classiques. Mon semestre achevé, je quittai l'Allemagne. Je n'y retournai plus entre les deux guerres et je perdis contact avec la famille Busch. Au bout d'une vingtaine d'années le souvenir d'Ottokar s'était estompé dans mon esprit. Mais lorsque la dernière phase de cette guerre-ci me ramena en Allemagne, je me les rappelai très nettement, lui et sa mère, surtout lorsque nos troupes commencèrent à s'approcher de la ville que j'avais habitée. Selon les plus récentes nouvelles que j'en avais reçues indirectement, Ottokar, une fois ses études terminées, s'était lancé dans le journalisme et il était entré à la *Frankfurter Zeitung*, l'un des plus grands journaux libéraux du monde jusqu'à sa suppression par les nazis.

Après la prise de Francfort par nos troupes, je me rendis à l'immeuble naguère occupé par la *Frankfurter Zeitung*. Il était encore debout malgré le terrible bombardement aérien infligé au quartier où il était situé. Francfort-sur-le-Main avait été considéré par nos VIII^e^ et IX^e^ Armées aériennes comme une « cible de remplacement ». Quand un bombardier survolant cette région de l'Allemagne n'avait pas réussi, pour une raison quelconque, à accomplir sa mission et qu'il lui restait quelques bombes à bord, il était classique d'aller les jeter sur Francfort. Cette ville n'était pas seulement une cible pour les opportunistes aériens : très important centre industriel et ferroviaire, elle faisait l'objet de nombreux bombardements massifs aussi bien de la part de notre propre aviation que de la R. A. F. L'immeuble de la *Frankfurter Zeitung* avait donc eu beaucoup de chance. Les nazis l'avaient utilisé pour un journal moins indépendant que l'illustre quotidien dont ils avaient cependant conservé en partie le personnel, surtout les typographes.

Le jour de la chute de la ville un certain nombre d'entre eux étaient venus demander du travail et flânaient dans les locaux. Je les interrogeai dans l'espoir que l'un d'eux connaissait Ottokar Busch, et je finis par tomber sur un vieux correcteur qui se souvenait d'un reporter de ce nom. « Mais, me dit-il, sous la République, il y a déjà bien des années, il est parti pour Berlin. »

Environ trois mois plus tard, sur le plancher du cabinet de Hitler, à la Chancellerie du Reich (la chambre que Chaplin a reproduite pour l'inoubliable scène du *Dictateur* où il jongle avec le globe), je trouvais un annuaire du téléphone de Berlin datant de 1938. Je ne saurai jamais pourquoi le Führer ne disposait pas d'un annuaire plus récent ni si c'était effectivement le sien. Toujours est-il que deux Ottokar Busch y figuraient. Le premier était entrepreneur de ramonage ; la profession du second n'était pas mentionnée. En Allemagne les ramoneurs portent des chapeaux hauts de forme, et l'Ottokar que j'avais connu était plutôt élégant dans sa jeunesse, mais je résolus quand même de m'enquérir du second Ottokar. Son adresse était à Grünewald, quartier résidentiel riche occupé par les Britanniques. Il valait mieux y aller en personne : le réseau téléphonique n'avait pas encore été rétabli et le service postal était fort irrégulier.

La maison que je trouvai à l'adresse indiquée, à l'entrée d'une impasse qui s'arrête à une quarantaine de mètres du bord d'un lac, paraissait être demeurée entière. Celle qui lui faisait face ne l'était qu'à moitié : elle avait l'air d'avoir été coupée à la taille. Il ne restait des autres maisons de la rue que des carcasses carbonisées ou des monceaux de blocaille.

Je commençai par frapper, puis je cognai et lançai des coups de pied dans l'énorme porte d'entrée de cette maison apparemment intacte ; mais personne ne me répondit. Je finis par taper sur une fenêtre du sous-sol, garnie d'un rideau, ce qui eut pour effet de réveiller une vieille femme ; elle vint m'ouvrir et m'expliqua où était situé l'appartement de Busch.

C'était une maison assez ancienne, au vestibule obscur. Je trébuchai en descendant quelques marches ; j'atteignis un hall, je longeai un mur aveugle, puis, parvenu devant une porte, je m'arrêtai net devant quelque chose qui me donna un choc : sur le chambranle était fixée une plaque de cuivre aux bords dentelés dont je reconnaissais les caractères gothiques à la mode au milieu du XIX^e^ siècle ; c'était cette même plaque qui était apposée sur la porte de Frau Professor Busch à l'époque où j'étais étudiant ! Impossible de s'y tromper : on y voyait comme naguère une bosselure en haut, à droite !

J'allai frapper, car il n'y avait pas de sonnette, mais ma main retomba parce que la vue de cette plaque avait soudain fait resurgir devant mes yeux la belle campagne qui entourait l'université, nos chants, nos beuveries, nos promenades avec des jeunes filles au soleil printanier, nos discussions et nos rires pendant les froides soirées d'hiver au fond de la chaude *Weinstube*, et notre agitation, chaque mois, quand paraissait cette merveilleuse revue, le *Querschnitt*, avec, parfois des contes de Hemingway ou des dessins de George Grosz. Jamais cette Allemagne-là ne reviendrait et elle n'avait peut-être jamais existé mais maintenant, de l'autre côté de ce panneau de bois j'allais retrouver Ottokar ; et nous en reparlerions ensemble. Nous évoquerons les jours passés il me racontera ce qui lui est arrivé pendant toutes ces années et me dira ce que sont devenus ceux que nous fréquentions autrefois. Je ne mettais pas en doute qu'Ottokar eût traversé le régime nazi et la guerre sans dommage ; à dix-sept ans, son instinct de conservation était déjà très développé. J'avais même le pressentiment de le trouver chez lui ce matin. Adolescent, il aimait à dormir tard et il n'avait probablement pas changé. Je me rappelais sa mère lui criant : « Veux-tu bien te lever, espèce de marmotte ! »

Je frappai à la porte de l'appartement. Elle me fut ouverte par une petite femme brune, mince — au début de la trentaine, me semblait-il — avec des cheveux bouclés, d'immenses yeux bleus et une expression impudente. Je lui dis qui je cherchais et dans quelles circonstances nous nous étions connus.

— Ah ! oui, dit-elle. J'ai entendu parler de vous par Ottokar. Nous avons divorcé, lui et moi. Entrez donc, je vous prie.

C'était Hedi. Je ne rejoignis jamais Ottokar en chair et en os. J'appris qu'il vivait avec sa seconde femme et sa mère dans un village de Bavière près de Munich. J'avais été dans cette région juste avant le jour V, mais je n'eus jamais l'occasion d'y retourner, et Ottokar ne revint pas à Berlin pendant que j'y séjournai. Hedi me raconta qu'il avait été incorporé dans l'armée très tardivement et qu'il avait servi comme sous-officier en Italie ; il avait dirigé un journal de campagne divisionnaire jusqu'au moment où les Américains le firent prisonnier, après la reddition de Kesselring. Sa captivité avait été brève. J'appris avec plaisir qu'il n'avait jamais adhéré au parti nazi. Hedi et lui s'étaient mariés sous la République, ayant tous deux à peine vingt ans ; ils avaient eu une fille, Elisabeth, qu'on appelait Lilo. Le mariage avait été rompu avant la guerre. Je compris que la rupture résultait d'une de ces situations où aucune des deux parties n'est particulièrement coupable et où elles se mettent simplement d'accord pour constater que leur union a cessé d'être heureuse et décider de se séparer.

Hedi est à moitié juive, sa mère ne l'étant pas. Son père, un photographe, avait été tué dans l'armée allemande, au commencement de la première guerre mondiale, lorsque Hedi avait à peu près cinq ans.

En vertu des lois raciales de Nuremberg, elle et Lilo étaient toutes deux des métisses. Ce n'était pas drôle de porter cette étiquette dans le Troisième Reich ; elle vous valait des discriminations, des persécutions, et puis on se demandait toujours quand les métis subiraient à leur tour le traitement complet. Après son divorce, Hedi s'était éprise d'un ingénieur aryen nommé Fritz Hoffmann, qui l'aurait épousée tout de suite si les lois nazies n'avaient interdit les mariages mixtes.

Lorsque le Troisième Reich se fut effondré ils allèrent un jour au bureau de l'état civil faire légaliser leur amour. Ils se sentirent un peu ridicules pendant cette formalité.

Je me mis très vite à les aimer beaucoup tous les deux. Ils étaient depuis mon arrivée à Berlin les premiers Allemands à qui je savais pouvoir me fier. Plus tard je fis la connaissance d'autres Berlinois dignes de confiance, mais la plupart de ceux que je rencontrai les premiers mois de la paix se donnaient un tel mal pour me décrire d'un non mielleux combien passionnément ils avaient été antinazis que j'en éprouvai de la gêne. Rien au monde ne peut être plus gênant que d'entendre un certain type d'Allemand instruit s'efforcer de vous faire avaler des boniments. Le ton de sa voix, ses grimaces et ses gestes suffisent à vous prouver qu'il n'est pas sincère, mais on se rend compte qu'il se flatte de vous berner complètement. « Quel malin, malin renard je suis ! », semble-t-il se dire. Si vous avez la malchance d'être la proie d'un numéro de ce genre, vous en ressentez de la honte pour la race humaine tout entière. Mais Hedi et Hofmann étaient tout différents. Il y avait déjà quelque temps que je les voyais constamment quand, un soir, je dus au hasard de la conversation d'apprendre que Hofmann avait reçu pendant la guerre l'offre d'un poste d'officier dans les S.S. Afin d'éviter d'entrer dans ce corps détestable il avait simulé la folie durant une longue période et réussi à tromper tous les médecins. N'importe quel autre Berlinois de ma connaissance aurait relaté un exploit de ce calibre quatre minutes après notre première rencontre, et, très probablement, son histoire se serait révélée, après vérification, mensongère d'un bout à l'autre. Les Hofmann, eux, étaient non seulement modestes au sujet de leurs aventures, mais ils possédaient, sous une forme ou sous une autre, une documentation permettant de les authentifier. Ils avaient caché et soigné des juifs dans leur appartement et en avaient aidé à quitter le pays. Ils avaient violé les lois raciales, conspiré pour éluder le service militaire ; ils avaient commis une douzaine de fois ce que les Nazis auraient puni au titre de la haute trahison s'ils l'avaient découvert, et, durant des années, les Hofmann avaient vécu dans la terreur. Cependant ces faits ne me furent révélés que petit à petit, et seulement en réponse à mes innombrables questions.

Hedi et son mari ne me donnaient jamais l'impression de se considérer comme des héros ou des martyrs ; à leurs propres yeux ils étaient tout simplement des gens ayant eu la bonne fortune de passer au travers.

Je me mis à leur amener mes amis américains ; invariablement les Hofmann leur plurent, et plusieurs de mes camarades de l'armée devinrent les fidèles de l'appartement de Grünewald.

Une commission d'enquête, pilotée par un professeur de Harvard que je connaissais, vint à Berlin cet été-là. Un soir, lui et moi conduisîmes quelques-uns de ces bonzes chez les Hofmann. Les bonzes s'y amusèrent beaucoup. Ils sympathisèrent avec Hedi et Fritz, avec la mère de Hedi, et ils sympathisèrent aussi avec sa fille Lilo, âgée maintenant de quinze ans et qui était une jolie blonde aux yeux gris, d'un naturel charmant, parlant un peu l'anglais. J'imagine qu'elle rappelait sentimentalement à la plupart d'entre eux une jeune fille du même âge laissée aux Etats-Unis, car tous ces messieurs étaient, comme moi, quadragénaires. Nous bûmes le contenu des bouteilles que nous avions apportées, nous bavardâmes comme des pies borgnes et nous dansâmes au son de *Begin the Beguine* et de *Komm zurück* (version allemande de *J'attendrai*), moulus par un phonographe asthmatique sur des disques usés. L'un des bonzes ne cessa de danser avec la mère de Hedi, frêle vieille dame de près de soixante-dix ans que je redoutai de voir se briser ; mais elle avait l'air enchantée. Ensuite tout le monde, sauf elle, alla nager dans le lac. Hedi nous dit que Lord Hawhaw (*) s'y baignait souvent pendant la guerre. Elle prononçait « Lort Howhow » ; son accent, en anglais, nous fit rire comme des fous. Ce fut merveilleux de nager sous les étoiles ; les Hofmann portaient des costumes de bain et nous autres nos sous-vêtements. De retour à l'appartement, séchés et rhabillés, nous recommençâmes à boire et à danser.

Je me trouvai bientôt avec Lilo sur une sorte de porche couvert d'où l'on apercevait le lac. Une voie de chemin de fer en longeait la rive. Pendant plus de cinq ans des trains de soldats y avaient passé, jour et nuit, d'abord vers l'est puis vers l'ouest ; ensuite longtemps de nouveau vers l'est et, enfin, de nouveau vers l'ouest. Nuit après nuit Hedi les avait entendus rouler ; souvent ils l'empêchaient de dormir toute la nuit ; à l'aube, elle finissait par s'assoupir, épuisée.

Lilo s'approcha de la balustrade, assez large pour qu'on pût y prendre des bains de soleil, et elle s'y étendit à plat ventre, la tête appuyée sur ses bras croisés. Je m'assis auprès d'elle et nous nous mîmes à parler de la guerre.

AVANT les bombardements massifs de Berlin, en novembre 1943, il y avait six maisons dans la rue des Hofmann. Maintenant, en juillet 1945, il en restait officiellement une et demie ; la maison qu'habitait Lilo comptait pour une. Bien que vue de la rue elle parût intacte et qu'elle fût officiellement considérée comme telle, elle n'avait plus de toit. Au début de 1944 une bombe incendiaire de la R. A. F. était tombée sur la toiture et, depuis lors, c'était l'ancien plancher du dernier étage qui en tenait lieu. Les locataires s'efforçaient de le rendre étanche, mais les matériaux de construction étaient si rares que leurs efforts n'avaient pas été couronnés de succès. Quand il pleuvait modérément, les chambres du deuxième étage étaient parfois inondées, et quand il pleuvait fort et longtemps, Lilo, sa mère, son beau-père et sa grand'mère plaçaient des baquets, des seaux et autres récipients sous les parties les moins imperméables de leurs plafonds. La neige

(*) Lord Hawhaw : surnom donné à William Joyce, cet Anglais qui parlait pendant la guerre à la radio allemande et qui fut exécuté comme traître après la guerre.

aussi constituait un problème. Lilo avait fini par être tout à fait habituée à voir, par mauvais temps, l'eau ruisseler dans les chambres.

Elle se souvenait des bombardements de 1943, mais comme nombre d'enfants berlinois de son âge elle subit dans la suite tant d'autres épreuves que les premières attaques aériennes massives s'estompèrent un peu dans sa mémoire. Elle ne pouvait, comme ses aînés, dater les événements de cette période en se référant à des raids aériens déterminés. Cependant il s'était produit dans son quartier, par suite des bombardements de cet hiver-là, deux miracles qu'elle n'oublierait jamais. L'un était la conduite singulière d'un coq qu'une femme gardait dans la cour de la maison d'à côté. La R. A. F. bombardait toujours Berlin la nuit. Après une bonne journée de travail passée à surveiller ses poules et à faire la police de la cour, ce coq était tiré du sommeil par le hurlèment des sirènes que suivaient habituellement les explosions des bombes. Quand il voyait le ciel éclairé par les incendies, le coq croyait que le soleil se levait et il saluait le nouveau jour en chantant à gorge déployée ; puis il se mettait en devoir de faire la police de la cour. Si les pompiers réussissaient, au cours de la nuit, à maîtriser les flammes, et que l'obscurité revînt, il retournait à son perchoir. Parfois il était sur le point de s'endormir quand arrivait l'aube véritable ; ses réflexes l'obligeaient alors à se secouer et à recommencer sa journée. Lorsqu'un raid avait lieu au commencement de la soirée et que les incendies flambaient encore le lendemain matin, le pauvre coq restait debout près de vingt-quatre heures de suite. A mesure que les attaques de la R. A. F. s'accroissaient en importance et en fréquence, les réflexes du malheureux animal, de plus en plus conditionnés, le faisaient chanter dès le premier mugissement des sirènes. En mars 1944 notre VIII[e] Armée aérienne se mit à bombarder Berlin le jour ; la confusion du coq devint telle que ses nerfs s'effondrèrent complètement. Une fois, à midi, déclenché par une fausse alerte, son chant se fit entendre pendant près de deux heures d'affilée, jusqu'au moment où le frère de sa propriétaire, capitaine en permission du front russe, allât lui tordre le cou.

La seconde merveille produite par les bombardements de cet hiver fut la fausse conclusion qu'en tira un bouquet d'arbres croissant au bord du lac. Une maison qui en était proche brûla en émettant une chaleur si vive qu'en dépit de la neige qui couvrait le sol les arbres crurent devoir bourgeonner ; c'étaient des saules, et ce furent bien des chatons qui poussèrent au bout de leurs branches, pas très épanouis, mais quand même des chatons.

Un jour, avant que je la connusse très bien, alors que je traversais avec Lilo un pont près de sa maison, elle me dit soudain :

— Pendant les derniers jours de la guerre les S.S. ont pendu tellement de déserteurs à ces poutres qu'on ne pouvait presque pas voir le lac du pont.

Elle ajouta quelque chose, mais, un convoi de camions américains passant au même instant, je ne pus en saisir un mot. Je levai les yeux sur les poutrelles nues et j'essayai de me les figurer festonnées des corps pendants des « Volkssturmer », ces conscrits de la dernière heure, vieillards et jeunes garçons. En février, mars et avril, il devait souffler un vent violent par ici, et les cadavres, dans leurs uniformes rapiécés, devaient osciller fortement. Ils portaient tous une pancarte pour servir d'exemple aux citoyens, selon la coutume des S. S. en pareil cas. Détachée par le vent, l'une de ces pancartes aurait pu être ramassée par un enfant qui aurait lu : « HANS SCHULTZ EXECUTÉ à cause de sa LACHETÉ, le 9 avril 1945. » Je pensai aux enfants newyorkais du même âge que Lilo.

Le convoi de camions était loin, maintenant ; je la regardai et demandai :

— Vous l'avez *vu* ?

— Pas encore, répondit-elle, mais nous espérons qu'il viendra bientôt en Allemagne pour que nous puissions le voir.

Evidemment, l'un de nous était devenu fou.

— Quoi ? fis-je.

— Les Harvey Girls, avec Yoody Garlahnt, dit-elle, et elle fredonna quelques mesures de *The Atcheson, Topeka and the Santa Fe* en m'adressant un sourire heureux.

— *Knorke*, n'est-ce pas ? dit-elle.

Dans l'argot des petites Berlinoises, *Knorke* signifie « épatant ». J'appris alors que pendant que les camions ébranlaient la chaussée elle m'avait demandé, aussitôt après m'avoir parlé de la pendaison des déserteurs, de lui procurer les paroles de *The Atcheson, Topeka and the Santa Fe*.

— J'ai appris l'air en écoutant la radio de l'armée américaine, mais ils chantent toujours si vite que je ne peux jamais comprendre les paroles, dit-elle.

Lilo ne manquait pas de cœur, mais elle voletait facilement d'un sujet à l'autre, faculté dont la nature a doué les adolescents de tous les pays pour combattre les ennuis de la croissance.

LILO travaillait assidûment à son anglais, comme en témoigne la lettre suivante que je reçus d'elle un jour :

L'une de mes amies m'a raconté une histoire au sujet de sa petite sœur. L'été dernier, on lui avait donné un lapin pour sa fête ; ses parents projetèrent de l'engraisser et de le manger à Noël. La petite fille en fut très malheureuse et décida qu'elle empêcherait cela. Mais comment un petit enfant peut-il empêcher ses parents de faire ce qu'ils veulent ? C'était impossible ; la seule chose qu'elle pouvait tenter était de prier ses parents de garder le lapin jusqu'à Pâques ; ils y consentirent. Trois jours avant Pâques son père tua le lapin et le mit dans la glacière. Le lendemain matin le lapin n'y était plus. On le chercha partout sans pouvoir le trouver.

Mon amie m'a raconté maintenant ce qui était arrivé. Elle dormait quand quelqu'un frappa à sa porte. Elle l'ouvrit et vit sa petite sœur qui pleu-

rait doucement et avait l'air si triste que mon amie ne put le supporter. Alors elles sortirent le lapin de la glacière et l'enterrèrent dans le jardin. (C'était une grande maison avec beaucoup de portes s'ouvrant sur le jardin.) Mon amie se dit qu'elle retrouverait l'endroit le lendemain matin et qu'elle l'indiquerait à ses parents. Mais sa petite sœur était aussi maligne qu'elle et elle lui demanda son séchoir ; vous savez, un séchoir pour les cheveux. La grande sœur pensant que cela calmerait la petite de jouer avec, elle le lui donna. Le lendemain matin personne ne put retrouver le lapin, pas même mon amie. Elle promit à la petite de ne répéter à personne la véritable histoire, et la petite voulut bien la lui dire. Elle avait déterré le lapin et l'avait réenterré près d'une des portes du jardin, puis elle avait séché la terre fraîchement remuée de façon qu'on ne pût rien remarquer. C'est pour cette raison que la famille n'eut de viande à manger ni pour Noël ni pour Pâques.

L'entente secrète entre les deux sœurs devait avoir plu à Lilo, peut-être inconsciemment, car les relations entre elle et sa mère ressemblaient plutôt à celles d'une sœur aînée avec sa cadette quand elles s'aiment énormément et sont très fières l'une de l'autre. En les voyant ensemble pour la première fois on ne les aurait jamais prises pour la mère et la fille. Hedi, qui avait vingt ans lorsque sa fille est née, a presque une tête de moins qu'elle. Lilo l'appelle par son prénom, jamais « maman ». Elle, Hedi et la mère de celle-ci n'usent, en revanche, à l'égard d'Hofmann, que de son nom de famille : « Dis donc, Hofmann, dira Lilo à table, passe-moi les pommes de terre. » Un après-midi, comme j'étais chez eux, il rentra de son travail, très sale. Autrefois, les Allemands étaient d'une propreté réputée, mais à présent la rareté du savon, des serviettes et du combustible pour chauffer l'eau fait qu'il est impossible à un Berlinois de se nettoyer ailleurs que chez lui. Hedi jeta un coup d'œil sur son mari, puis, se tournant vers Lilo, elle dit : « Je crois que je vais envoyer Hofmann chez le teinturier. »

Je connaissais Hofmann depuis plusieurs semaines quand, en voyant une de ces vieilles cartes d'affaires, j'appris par hasard qu'il se prénommait Fritz.

Ingénieur de profession, il est employé par la ville à la reconstruction. Après plusieurs heures de laborieux calculs il me confia qu'il faudrait trente ans pour reconstruire, à Berlin, uniquement les maisons d'habitation détruites ou abîmées, sans parler des immeubles publics et commerciaux, des usines, des écoles, des hôpitaux et des théâtres. Trente ans à condition de disposer de machines, de moyens de transport, de matériaux convenables et d'une main-d'œuvre spécialisée et bien nourrie. Or, comme on est loin de disposer de ces choses et de ces personnes en quantités suffisantes, trente ans est sans doute une estimation un peu utopique. Il me dit aussi que, dans ces mêmes conditions favorables, il faudrait vingt-quatre ans pour déblayer les débris. Sans être apparemment ébranlé par ces décourageants calculs, il met tous les matins son chapeau et part travailler. Grand — 1 m. 80 environ — resté très maigre après ses démêlés avec les S.S., Hofmann est un homme gai, presque imperturbable, avec un agréable sourire un peu de travers. Il était facile de voir qu'il s'entendait admirablement avec sa belle-fille. Lilo participait aux conversations de ses parents sur un pied d'égalité parfaite ; elle partageait leurs soucis. La solidarité des trois Hofmann venait de toutes les préoccupations qu'ils avaient partagées dans le passé, et un grand nombre d'entre elles étaient secrètes .Depuis dix ans un secret important liait Hedi et Lilo.

Un jour, au printemps de 1936, alors que Lilo avait cinq ans, elle rentra du jardin d'enfants les yeux tout ronds. On y donnait à déjeuner aux enfants chaque jour à midi ; ce jour-là ils s'étaient rendus à la salle à manger, ils avaient pris place autour de la longue table basse et avaient récité comme de coutume :

Doux Jésus, sois notre invité,
Bénis ce que tu as donné.

L'arrivée de la nourriture suivait toujours ce bénédicité, mais cette fois rien ne vint. Quand les enfants eurent attendu ce qui leur sembla très longtemps et que certains d'entre eux eurent commencé à s'agiter, la maîtresse dit :

« Nous allons demander à manger au Führer. Alors, il arrivera peut-être quelque chose. »

Et elle inscrivit au tableau une nouvelle prière que les enfants durent apprendre par cœur :

Courbons le front, croisons les mains,
Prions Hitler de qui nous vient,
Outre notre pain quotidien,
Tout ce dont nous avons besoin.

Dès que les enfants l'eurent répétée à l'unisson, on leur servit un repas délicieux, avec du cacao et des gâteaux tels qu'ils n'en avaient encore jamais goûté. Hedi était furieuse. L'année scolaire était trop avancée pour qu'elle pût mettre Lilo dans un autre jardin d'enfants ; d'ailleurs, étant donné le programme nazi de coordination politique, cette prière, accompagnée de son miracle factice, devait être imposée dans tous les jardins d'enfants d'Allemagne. Hedi comprenait qu'on pût, à la rigueur, enseigner à son enfant une prière *pour* le chef de l'Etat, mais elle trouvait absolument inadmissible que Lilo fût obligée de lui adresser sa prière. Il fallait y mettre bon ordre immédiatement. Mais comment ? Les S.S. étaient partout, jusque dans les jardins d'enfants, et des amis de Hedi avaient été emmenés dans des camps de concentration pour moins que cela.

Elle réfléchit fébrilement.

— Ce miracle est une supercherie, finit-elle par dire à Lilo. Je vais te confier un secret, un grand secret. Ton père, ta grand-mère et moi, nous n'aimons pas le Führer. C'est un méchant homme. Je t'expliquerai pourquoi quand tu seras plus

grande et que tu comprendras mieux. En attendant, rappelle-toi qu'il est très, très dangereux de dire qu'on ne l'aime pas. Tu ne dois jamais raconter notre secret à personne, jamais, jamais. Comprends-tu ?

Lilo répondit oui.

— Tu seras sans doute forcée de dire cette prière tous les jours avant le déjeuner, jusqu'aux vacances d'été ; mais tu n'as pas besoin d'y croire. Quand tu l'auras récitée et qu'on apportera le déjeuner, dis-toi simplement : « Ce miracle est de la frime. »

L'année suivante, la première où Lilo fréquentait la *Volksschule*, elle rentra un jour de l'école en disant qu'elle avait vu, pendant la récréation, de grandes filles en battre une petite et l'appeler « *métisse* ». Qu'est-ce que cela veut dire, *métisse*?

« Mon Dieu ! ça y est ! se dit Hedi. Comment expliquer une chose aussi horrible que le racisme à une enfant de six ans ? Comment puis-je lui dire que sa propre mère est une *métisse* ? et qu'elle est elle-même une *métisse* au second degré ? »

L'année précédente, à l'occasion de la prière, Hedi avait éprouvé de la colère et de la peur ; maintenant, elle ne ressentait que du désespoir. Finalement, elle répondit :

— *Métisse* est un très, très vilain mot que tu ne dois jamais employer. Si tu entends de nouveau une fille traitée de *métisse*, il faut que tu en aies pitié et que tu sois pour elle aussi gentille que possible.

Lilo la regardait si attentivement, s'efforçant de la comprendre, et elle avait l'air si innocent que Hedi ne put pas continuer.

— Est-ce que c'est une partie du secret ? demanda Lilo.

Hedi se mit à pleurer et jeta ses bras autour de Lilo. Elle ne lui expliqua pas ce qu'était une *métisse*, mais Lilo l'apprit l'année suivante, en 1938 ; elle apprit alors tout ce que chacun doit savoir au sujet du racisme ; elle avait huit ans au moment de cette initiation.

L'APRÈS-MIDI du dimanche 13 novembre, Lilo et sa grand-mère rentraient d'une promenade au Grünewald, grande forêt proche de leur maison. En s'engageant dans l'impasse, elles virent un camion arrêté devant la maison située en face de la leur. Il y avait des gens debout dans le camion et d'autres tout autour. Lilo lâcha la main de sa grand-mère et courut vers le camion. De part et d'autre de la petite échelle qui joignait le sol au plancher du camion se tenaient deux hommes en uniformes noirs avec une tête de mort et des tibias brodés en argent sur leurs képis ; ils étaient grands et portaient des bottes merveilleusement cirées. Les gens debout dans le camion y étaient tellement entassés que Lilo ne put voir que ceux de l'extérieur. C'étaient pour la plupart des grandes personnes, les unes de l'âge de ses parents, les autres plus âgées ; mais il y avait aussi des enfants. Les uns avaient l'air riches, les autres, pauvres ; ils tenaient à la main, les uns des valises, les autres des sacs. Tous ceux que pouvait voir Lilo paraissaient tristes. Ils ne se regardaient pas entre eux, ils fixaient le vide, droit devant eux. A quoi pensaient-ils ? Puis Lilo jeta un coup d'œil sur les gens qui l'entouraient et qui tous regardaient les occupants du camion. Elle reconnut Frau Schneider, de la boulangerie, Herr Probst, le cordonnier, et d'autres grandes personnes du quartier. Ils étaient vêtus de leurs habits des dimanches et eux aussi avaient l'air malheureux. Un grand silence planait ; elle entendit le bourdonnement lointain d'un tramway. « Lilo ? » fit doucement la voix de sa grand-mère, « Lilo ? » Puis elle entendit pleurer un bébé, et les deux hommes en noir commencèrent à crier :

— Circulez ! fichez le camp !

A travers la foule, elle vit avancer Herr et Frau Blaufusz, les habitants de la maison devant laquelle stationnait le camion. C'étaient des amis de Hedi, Herr Blaufusz portait deux grandes valises, et Frau Blaufusz portait son bébé. Où allaient-ils ? Derrière eux marchait un autre homme en uniforme noir, au képi brodé d'une tête de mort et de tibias. Ses bottes brillaient encore plus que celles des deux autres, et aussi sa ceinture sur la boucle de laquelle était inscrit : « Mon Honneur est le Dévouement. » Parvenu à l'échelle, il fit un geste indiquant à Frau Blaufusz qu'elle devait y monter, en disant : « Je vous en prie. »

— Oh ! j'ai oublié le biberon du bébé ; me permettez-vous d'aller le chercher ? lui demanda-t-elle.

Il la dévisagea un instant et répondit :

— Votre bébé n'aura pas besoin de son biberon.

Et il refit le même geste en répétant : « Je vous en prie. »

Herr Blaufusz posa ses valises par terre pour aider sa femme à gravir la petite échelle.

Pourquoi cet homme disait-il que le bébé n'aurait pas besoin de son biberon ? se demanda Lilo. Au même moment elle se sentit saisie par le bras et tirée hors de la foule. Levant les yeux, elle vit que le visage de sa grand-mère avait une expression menaçante, mais tout en se laissant traîner par elle de l'autre côté de la rue Lilo jetait des regards en arrière. Herr Blaufusz était monté dans le camion avec ses valises, et pendant que sa grand-mère ouvrait la porte d'entrée de leur maison, les hommes qui s'étaient tenus auprès de la petite échelle grimpèrent eux aussi dans le camion, emportant l'échelle ; Lilo les vit encore remonter la porte, au bout du camion, et l'assujettir, puis sa grand-mère la poussa dans la maison. Elles étaient seules dans le vestibule obscur. Sa grand-mère se pencha vers elle et la prit par l'épaule :

— Si ton grand-père n'avait pas été tué dans la dernière guerre il serait à cette minute là-bas, dans le camion ! murmura-t-elle avec fureur.

Lilo avait envie de lui poser d'innombrables questions, mais sa grand-mère l'envoya dans sa chambre. Bientôt, cependant, Hedi rentra ; elle prit Lilo sur ses genoux et lui raconta tout. Elle lui dit même qu'elle et Hofmann n'étaient pas

mariés et ne pourraient l'être tant que Hitler serait au pouvoir, parce que la loi ne permettait pas à une *métisse* d'épouser un aryen. Certaines des choses qu'elle lui expliqua parurent embrouillées à Lilo, mais elle comprit fort bien l'idée principale et, avec le temps, les choses embrouillées devinrent claires dans son esprit.

Pendant un mois environ, cet hiver-là, une jeune femme nommée Miriam Abrahms, ancienne camarade d'Hofmann à l'Ecole technique supérieure, vint se cacher dans l'appartement. Elle coucha sur un lit de camp dans la chambre de Lilo.

« Je suis un sous-marin, lui dit-elle en souriant, mais il ne faut pas que tu parles de moi à qui que ce soit. »

Elle dessinait, pour amuser Lilo, des images qui la faisaient beaucoup rire et lui racontait beaucoup d'histoires drôles. Elles riaient énormément ensemble. A plusieurs reprises, pourtant, Lilo la vit regarder une carte postale et porter son mouchoir à ses yeux. Chaque fois qu'elle apercevait Lilo elle rangeait la carte et le mouchoir et elle lui faisait un dessin ou lui racontait une histoire. Un jour, pendant que Miriam prenait son bain, Lilo vit la carte postale sur la table de chevet auprès du lit de camp. D'un côté était écrit au crayon :

Je suis assise dans le train, en route pour je ne sais où. Puisse Dieu me conserver pour toi comme il t'a conservée pour moi. Ta mère.

Hedi dit à Lilo que la mère de Miriam avait été emmenée comme Herr et Frau Blaufusz. La mère de Miriam était-elle morte ? Cela faisait partie du secret. Un matin, en s'éveillant, Lilo ne vit pas Miriam dans son lit de camp ; ses vêtements et sa valise avaient disparu. Lilo eut peur. Elle était sûre que les hommes aux uniformes noirs étaient venus pendant la nuit prendre Miriam. Elle courut à la chambre de Hedi, la secoua pour la réveiller, et se mit à pleurer. Hedi rit, se mit sur son séant, serra Lilo entre ses bras et lui dit que Miriam était partie faire un voyage à l'étranger dans sa voiture. Une semaine plus tard, une lettre arriva du Luxembourg, contenant la carte grise de Hedi, sa carte d'alimentation et quelques petits dessins pour Lilo avec des tendresses pour tout le monde.

Quand Paris fut conquis et que la Gestapo s'y établit, Miriam fut prise et ramenée à Berlin, au quartier général de la police de l'Alexanderplatz. Personne n'en entendit plus jamais parler.

Lilo acquit une connaissance approfondie du nazisme. Jusqu'au dimanche après-midi où Hedi l'avait prise sur ses genoux et lui avait expliqué les mystères de la vie sous le règne du Führer, tous les nazis en uniforme avaient été pour elle simplement des « soldats ». Bientôt cependant elle sut non seulement distinguer les uniformes de la Wehrmacht de ceux du parti, mais encore elle apprit à identifier les S. A., les S. S., le Service du travail, le N. S. K. K., le corps motorisé du parti, et elle parvint même à reconnaître un Reichsleiter d'un Gauleiter, ce qui est assez remarquable pour une petite fille de huit ans.

Elle devait principalement une information aussi détaillée à la présence dans la maison d'un sculpteur nommé Lotsenmeier, qui avait pour clients les plus gros bonnets du parti. De somptueuses limousines s'arrêtaient constamment dans la petite rue, et de chacune d'elles émergeait quelque Adonis du nazisme venant poser pour son buste chez le sculpteur en vogue.

Le maître faisait voler le marbre et éclabousser l'argile. Les murs de son atelier étaient garnis de planches supportant des moulages de la plupart des notabilités du parti ; quand un club ou une organisation nazi donnait une fête en l'honneur d'un de ces personnages il suffisait de téléphoner au maître et de louer pour la soirée le buste approprié. Le succès de Herr Lotsenmeier avait commencé sous la république, quand il s'était spécialisé dans les pierres tombales, voire les mausolées pour de riches familles juives. Un an avant la prise du pouvoir, en 1933, voyant comment les choses allaient tourner, il devint un ardent nazi. (Pendant les derniers mois de la guerre un buste du Führer qui depuis douze ans défiait les visiteurs dès qu'ils franchissaient la porte de l'atelier fut placé face au mur, comme un petit enfant qu'on punit en le mettant au coin. Un matin, peu avant la chute de Berlin, quelqu'un, peut-être le maître lui-même, jeta les plâtres des notables du parti par la fenêtre. La première commande que les Russes firent à l'illustre sculpteur fut de débarrasser la rue de ces débris.) Mais avant cela Herr Lotsenmeier avait joui d'une belle vie.

Les limousines arrivaient à l'heure où, rentrée de l'école, Lilo pouvait se joindre à la petite foule qui s'assemblait à une distance respectueuse et dont les commentaires ne tardèrent pas à lui faire connaître de vue de nombreuses personnalités du parti et à l'instruire de leurs uniformes et de leurs harnachements.

Mais pour repérer les nazis en costumes civils Lilo me jura qu'elle n'avait pas besoin de regarder les insignes ou les épingles à croix gammées qu'ils portaient généralement. Elle m'affirma que le bout du nez d'un nazi présentait une qualité spéciale qui le révélait aussitôt.

Elle me l'avait dit plusieurs fois, et je mettais naturellement cette assertion sur le compte de son imagination d'adolescente. Un jour que j'étais chez elle deux déménageurs y apportèrent des meubles.

— Camarades du parti, me dit-elle dès qu'ils s'en furent allés.

Je lui demandai si elle connaissait ces hommes ; elle me répondit qu'elle ne les avait jamais encore vus.

— Alors comment pouvez-vous savoir que ce sont des nazis ? demandai-je.

Elle tapota, pour toute réponse, le bout de son nez. Je me précipitai hors de la maison et je rejoignis les déménageurs à l'instant où ils remontaient dans leur camion.

— Un moment, je vous prie, dis-je. Etiez-vous membres du parti ?

Ils s'entre-regardèrent, effrayés.

— Oui, mais... commencèrent-ils ensemble...

Rien qu'à voir leur figure et leurs gestes je sus qu'ils allaient me gratifier du cliché n° 2 selon lequel ils n'étaient que de petites gens.

— C'est tout ce que je voulais savoir, dis-je.

Avant de rentrer dans l'immeuble j'étudiai le bout de leur nez, mais je n'y remarquai rien de spécial. Lilo était incapable d'expliquer ce don de divination nasale, mais elle y croyait fermement.

Ce fut au printemps de 1939, alors qu'elle n'avait encore que huit ans, que Lilo se fit une opinion sur les nazis en costume civil.

Un samedi, jouant toute seule dans le corridor qui longeait l'atelier de Herr Lotsenmeier, elle se mit à examiner les deux statues qui en flanquaient la porte : l'une représentait le Führer, l'autre était un sphinx accroupi. Elle n'accorda qu'un coup d'œil au Führer, mais le sphinx l'intéressa vivement. Soudain la porte de l'atelier s'ouvrit et Lilo vit une grosse dame — plus âgée que Hedi, mais moins vieille que sa grand-mère — qui lui demanda d'un ton irrité ce qu'elle voulait. C'était Frau Lotsenmeier, que Lilo n'avait encore jamais vue. Elle portait un pince-nez, et sur son corsage ajusté l'insigne du corps auxiliaire des femmes nazies.

Lilo ne répondit pas à la question de la dame, mais la dévisagea, fascinée. D'un ton plus irrité encore la dame lui ordonna de s'en aller. Lilo était sur le point de lui obéir quand tout à coup l'idée lui vint que cette dame était le sphinx, mais habillé et se tenant sur ses pattes de derrière. Son regard se dirigea vers la statue. C'était exact, sauf que le sphinx ne portait pas de pince-nez et qu'aucun corsage ne recouvrait son abondante poitrine. Les yeux de Lilo se fixèrent à nouveau sur la dame debout dans l'embrasure de la porte ; elle avait des mains au lieu de griffes et elle était chaussée de hautes bottines noires à boutons. Qu'était devenue la queue qu'on voyait à la statue ? Lilo pencha la tête vers la droite et chercha à s'en rendre compte.

La dame maintenant lui parlait en criant à tue-tête. Un homme barbu, l'air furibond, vêtu d'une blouse, tenant d'une main un maillet et de l'autre un ciseau, se montra et enjoignit à la dame d'une voix tonitruante de crier moins fort ; il était en train de travailler au buste du Herr Reichsleiter. Que diantre se passait-il ? Etait-elle devenue folle ? La dame lui répondit en hurlant que c'était cette idiote de petite fille ; tous deux tournèrent alors la tête vers elle et vociférèrent de concert. En dépit de sa terreur elle demeura quelques secondes avant de s'enfuir, comme hypnotisée par ces deux visages d'adultes aux yeux étincelants de colère et dont les bouches laissaient échapper un flot de paroles furieuses. Ce spectacle se photographia dans sa mémoire.

Ce même automne la guerre éclata.

Avant la prise du pouvoir par Hitler, en janvier 1933, il y avait en Allemagne environ six cent mille juifs, représentant moins d'un pour cent de la population. En outre il y avait les demis et les quarts de juifs — métis du premier et métis du second degré. Du fait qu'ils pratiquaient très fréquemment, comme les métis de noirs, aux Etats-Unis, le « passage », il n'existe pas de statistique sérieuse à leur sujet. Les estimations varient de cinq cent mille à plusieurs millions, mais l'on peut à coup sûr dire qu'ils étaient au moins aussi nombreux que les juifs pur sang à l'époque où Hitler s'empara du pouvoir. Le gouvernement nazi semble n'avoir jamais réussi à se faire une opinion nette quant aux droits des métis ; cette question revenait de temps en temps dans les journaux avec les dernières décisions officielles réglant le sort des sang mêlé.

Ils furent autorisés à fréquenter toutes les écoles et institutions d'enseignement supérieur. Ils avaient le droit de faire partie des Forces Armées et du Service du Travail, de déployer le drapeau national et de saluer le Führer jusqu'à se démancher le bras droit. Cependant, certaines restrictions leur étaient imposées. Bien qu'on leur accordât l'honneur de porter une pelle dans le Service du Travail ou un fusil dans l'Armée, ils ne pouvaient devenir officiers ni dans l'un ni dans l'autre. Après sa conquête de la France, le Führer, sentant évidemment qu'il ne pouvait se montrer difficile, fit soigneusement éliminer des rangs de l'Armée tous les métis connus. Plus tard, quand les événements donnèrent à penser que le Reich de mille ans pourrait ne pas durer aussi longtemps, il se fit moins délicat et les soumit de nouveau à la conscription. Il n'était naturellement pas permis à un métis d'être membre du Parti et des innombrables organisations de clubs nazis qui commandaient presque tous les aspects de la vie allemande. Un métis pouvait exercer la profession de pharmacien, mais non celle de médecin, eût-il été l'étudiant en médecine le plus brillant de sa promotion. Quels que fussent ses talents ou les fonctions qu'il avait remplies sous la République, il lui était interdit de faire partie du Service Civil, cet immense réseau d'occupations qui comprenait l'enseignement, l'agriculture, la justice, le journalisme et l'édition. Cela touchait nombre de citoyens bien doués dont les aïeux avaient suivi la fameuse recette de Bismarck pour fabriquer l'Allemand idéal : « Un père prussien et une mère juive. »

La loi interdisait, comme nous l'avons dit, les mariages entre métis et aryens. A Berlin, en 1943, les conjoints métis des mariages mixtes datant d'avant 1933 furent saisis et fourrés dans la prison de la Rosenstrasse en attendant leur transport dans un camp de concentration. La foule des maris et des femmes aryens des détenus s'assembla devant la prison et fit un tel vacarme que les nazis prirent peur et relâchèrent les métis. Ce fut la seule révolte ouverte un peu importante qui se manifesta contre les lois raciales pendant le Troisième Reich.

En épousant un juif en 1909, la mère de Hedi, une aryenne, était rétroactivement coupable de *Rassenschande* (honte raciale). Vers la fin de la guerre, quand les choses commencèrent d'aller mal pour les Allemands, des vers sur la *Rassens-*

chande, dont voici une traduction libre, eurent un succès très général dans tout le Reich :

Sortez les Hohenzollern de leurs cadres,
Et tous les portraits de Hitler, jetez-les ;
Revenons à nos hontes raciales,
Comme naguère au mois de mai.

Après son divorce, Hedi conserva le nom de famille d'Ottokar qui était un nom allemand très répandu, alors que son nom de jeune fille était manifestement juif. Elle et Lilo se livrèrent à ce qu'on peut appeler un « passage modifié ». La vie étant plus facile quand on ne racontait pas qu'on avait un père juif, Hedi cacha ce fait aux gens avec lesquels elle n'était pas intime. D'autre part, lorsque Lilo atteignit dix ans, âge de son incorporation au *Jungmädel,* section juvénile de l'Union des filles allemandes, dépendant des Jeunesses hitlériennes, Hedi eut une conversation avec la directrice de l'école, et Lilo ne fut jamais obligée d'adhérer au *Jungmädel.*

L'aspect qu'il présentait la dernière fois qu'elle l'avait vu était à peu près tout ce que Hedi se rappelait de son père juif. C'était le dimanche 2 août 1914, le jour de son départ pour la guerre. Elle n'avait pas tout à fait cinq ans, mais quelques détails de ce départ demeuraient gravés dans sa mémoire : le visage riant de son père et les bouts retroussés de sa moustache ; les trois roses blanches fichées dans le canon du fusil qu'il portait en bandoulière ; la crainte qu'avait sa mère de lui voir porter une musette trop lourde. Elle se souvenait qu'elle était à califourchon sur son épaule, cramponnée à la pointe de son casque, tandis qu'il marchait vers la gare avec son régiment, sa femme trottant à ses côtés, suspendue à son bras. Hedi se rappelait aussi les foules hurlantes le long des trottoirs, les fleurs qu'on jetait aux soldats et les sons clairs du carillon, dominant les cuivres, les tambours et les hautbois de la fanfare qui jouait « Püppchen », une chanson populaire que son père lui avait enseignée :

Poupette, prunelle de mes yeux,
Poupette, je te pourrais manger...

Le vendredi 1er septembre 1939, à la fin de l'après-midi, Hedi était, avec Lilo, assise à une table de la terrasse d'un agréable café du Kurfürstendamm, non loin de leur demeure. Lilo buvait de la limonade et Hedi de la bière. Elle se disait combien le début de cette guerre-ci — qui avait commencé le matin même à 5 h. 11, par l'entrée de l'armée allemande en Pologne — ressemblait peu au début de la dernière. Lilo avait maintenant neuf ans, le double de l'âge qu'avait Hedi en août 1914. Elle se demanda quel souvenir son enfant garderait de ce jour. Elle but une gorgée de bière et jeta un regard sur Lilo : l'album de Wilhelm Busch qu'elle lui avait acheté cet après-midi semblait l'absorber entièrement. Dieu merci, il ne restait plus trace de l'expression effrayée, bouleversée, qu'elle avait à son retour de l'école.

Hedi s'en était aperçue aussitôt et elle l'avait naturellement mise sur le compte de la déclaration de guerre. Cependant elle avait senti qu'autre chose encore que la guerre en général tourmentait la petite fille.

Lilo avait commencé par affirmer qu'il n'y avait rien, mais, à force de la cajoler, Hedi avait fini par lui arracher ce qui la préoccupait :

— A quelle heure crois-tu qu'ils viendront ?

— Que viendront qui, ma chérie ?

— Les avions polonais qui vont nous bombarder tous.

— Qui a pu te parler de cela ?

— Des camarades, à l'école. Elles ont dit que nous serions tous bombardés cet après-midi. Mais personne n'était sûr de l'heure.

Avant que Hedi pût répondre, sa mère entra dans la pièce. Elle portait d'une main un pot de colle, de l'autre, des ciseaux et sous le bras de grandes feuilles de papier ciré, de celles dont elles enveloppaient les restes d'aliments avant de les mettre dans le réfrigérateur.

— Je vais faire celles-ci en premier lieu, dit-elle en s'approchant de la fenêtre et en posant le pot de colle et les ciseaux sur le dessus de la bibliothèque.

Elle déplia une feuille de papier ciré et la tint contre la vitre pour prendre ses mesures.

— Que veux-tu dire, mère ? demanda Hedi.

— Contre les gaz délétères. Le journal dit qu'il faut obturer hermétiquement les fenêtres, les ventilateurs et les fentes avec du papier huilé ou ciré.

Elle parlait comme si elle lisait tout haut la rubrique : « Conseils ménagers. »

Hedi se leva et dit :

— Lilo et moi, nous allons en ville.

Mais avant de s'y rendre elle alla s'asseoir avec Lilo sur un banc isolé, au bord du lac. Le matin, le ciel avait été sombre et menaçant, mais vers midi il s'était éclairci, et le temps était devenu beau. Le lac étincelait sous le soleil.

— Chérie, dit Hedi, je ne peux te promettre que les Polonais ne nous bombarderont pas, parce que si je te faisais cette promesse et qu'ils nous bombardent quand même tu serais très fâchée contre moi.

Lilo regarda fixement sa mère et eut un léger sourire.

— Je ne crois cependant pas qu'ils le fassent. Tu comprends, les Allemands sont tellement, tellement plus nombreux que les Polonais, et ils ont tellement plus d'avions qu'eux que je crois presque impossible pour les avions polonais d'arriver jusqu'ici. Mais s'ils doivent nous bombarder, toi et moi, cet après-midi, amusons-nous du moins en attendant. Que dirais-tu d'aller au zoo ?

Lilo répondit à cette suggestion par un sourire épanoui. Elles passèrent la plus grande partie de l'après-midi à regarder les babouins sur le Rocher aux Singes, à observer Roland, l'éléphant de mer, et à consulter un gardien de la Maison des Reptiles sur les habitudes alimentaires du boa constrictor. Ensuite elles s'arrêtèrent dans une librairie pour acheter l'album de Busch, et fina-

lement elles allèrent au café. Lilo était visiblement libérée de sa peur.

A la table du café Hedi repassait dans son esprit les événements de la quinzaine précédente. Cette fois il n'y avait même pas eu d'ordre de mobilisation. Il n'y avait eu que ce que le gouvernement appelait : « une organisation de tous les moyens en prévision des événements possibles ». Pendant plusieurs semaines des camions et des voitures de déménagement remplis de soldats avaient rapidement traversé Berlin. Nuit après nuit on avait vu passer sur la voie de chemin de fer qui longeait le lac des trains bondés de troupes se dirigeant vers l'est. Les camions et les omnibus n'avaient jamais été réunis en convois, et les trains transportant des troupes n'avaient jamais circulé pendant le jour. Tous ces préparatifs avaient eu un air furtif.

Non, songea Hedi, cette fois il n'y a ni foules, ni fleurs, ni défilés, ni enthousiasme. Aujourd'hui, on ne voit que des femmes aux visages stupéfiés et des hommes aux visages maussades. Par petits groupes ils se tiennent sur les trottoirs, conversant à voix basse, un homme haussant de temps en temps les épaules avec l'air de dire : « Il n'y a rien à faire. » Sur le trottoir d'en face, Hedi voyait précisément un homme faire ce geste découragé au milieu d'un petit groupe arrêté devant une colonne Morriss qui s'élevait à côté d'un kiosque à journaux. Pendant la nuit le docteur Goebbels avait fait coller une affiche spéciale sur toutes les colonnes Morriss de Berlin afin de stimuler les citoyens en faveur de la guerre : « La Vie continue ! » disait l'affiche.

Quelle expression différente avaient eue les gens, le lundi de la semaine précédente, quand la radio eut annoncé le pacte avec la Russie. « Ha ! Ha ! disaient-ils, radieux, nous voici garantis contre l'encerclement ! il n'y aura donc pas de guerre... C'est une bonne tape pour les Anglais... Nous avons même un traité de commerce avec les Russes ! Tout ce pétrole et tout ce blé ! Que peuvent faire ces pauvres Anglais ?... Rien d'autre que ce qu'ils ont fait l'année dernière à Munich !... *Jawohl*, le Führer a enlevé l'affaire, une fois de plus ! »

Avec quelle promptitude, dirigés par le gouvernement, les gens avaient changé leur fusil d'épaule, alors que depuis six ans et demi on les avait habitués à haïr les Russes et à les considérer comme la lie de la terre ! Le journal du docteur Goebbels, *Der Angriff*, qui avait plus fort et plus constamment qu'aucun autre excité une haine à mort contre l'Union soviétique, disait à présent que le pacte était le résultat naturel d' « une longue et traditionnelle amitié entre les deux peuples ». Comment pouvait-on manquer de pudeur à ce point ?... Hedi se demanda si les journaux russes avaient adopté la même attitude.

Pendant ces quelques jours le public avait éprouvé un merveilleux sentiment pro-russe. Le film russe *Potemkine*, mis à l'index comme la peste depuis 1933, avait été projeté par l'Académie cinématographique allemande, et le bruit courait qu'Ernst Thälmann et d'autres dirigeants communistes emprisonnés avaient été libérés. Un plaisantin avait imaginé un nouveau salut : le bras étendu comme de coutume, mais le pouce et les doigts recourbés en forme de C, compromis entre la paume étendue des nazis et le poing fermé des communistes. Le soir de la signature du pacte par Ribbentrop Hedi avait été à la réception, et elle dansait au son de la radio avec l'un des invités, quand la musique fut interrompue par un bulletin annonçant l'arrivée de la délégation russe à Berlin. Aussitôt après cette brève communication la radio diffusa *l'Internationale* — au moyen d'un très vieux disque de phonographe, à en juger d'après les accents grinçants et asthmatiques qu'émettait le haut-parleur. Hedi allait s'en moquer quand elle s'aperçut que son partenaire s'était mis au garde à vous ! Tous les invités qui ne dansaient pas s'étaient levés et ils restèrent debout jusqu'à la fin du disque en observant un silence respectueux.

Berlin s'était enivré d'amour pour la Russie pendant toute la journée du samedi. Puis le lendemain, comme un homme agréablement éméché par le vin qu'on arrose brusquement d'eau glacée, il avait été tiré de cette béatitude par la venue dans chaque foyer d'agents de police apportant des cartes d'alimentation, de charbon, de chaussures, de vêtements et de savon : le rationnement devait commencer dès le lendemain matin.

La soudaineté de cette mesure avait choqué la population ; aucun avertissement ne l'y avait préparée. Et puis les nouvelles rations étaient parcimonieuses. C'étaient naturellement les maigres allocations de denrées alimentaires qui soulevaient les récriminations les plus amères ; le savon donna lieu à des plaintes presque aussi vives ; il n'en était attribué qu'un huitième de livre pour quatre semaines. Le gouvernement conseilla d'en conserver les bribes dans des sacs de tricot, de se laver les mains avec des cristaux de soude, de se servir de serviettes en papier et de se passer de nappes.

La nouvelle se répandit ce jour-là que le Grand Congrès du parti qui se tenait tous les ans à Nuremberg en septembre avait été ajourné ; on y vit un signe alarmant. De toute évidence, la situation était mauvaise et elle allait sûrement empirer. Dans tout Berlin une atmosphère d'un pessimisme absolu et d'une épouvante avouée s'était établie le dimanche avant l'ouverture des hostilités, et elle ne s'était pas encore dissipée.

Hedi baissa les yeux sur l'édition spéciale de la *Deutsche Allgemeine Zeitung* qu'elle avait posée sur ses genoux. Le D. A. Z., comme on l'appelait, était le dernier quotidien respectable subsistant à Berlin — respectable en ce sens qu'il avait des égards pour la langue allemande et une typographie soignée ; politiquement il était depuis longtemps sous la coupe des nazis. Le premier discours de guerre du Führer, prononcé le matin même au *Reichstag*, à l'Opéra Kroll, occupait la première page du journal. Hedi avait écouté ce discours à la radio.

A son avis le Führer n'avait guère été rassurant. Sa voix seule aurait suffi à alarmer les gens ; elle paraissait refléter leur propre désarroi devant l'abîme au bord duquel Hitler les avait amenés.

Les cadavres, dans leurs uniformes rapiécés, devaient osciller fortement... (Page 6.)

Son ton n'était pas empreint de l'incroyable assurance qui depuis des années marquait sa diction. Alors qu'il croassait : « Il ne nous reste plus maintenant qu'à opposer la force à la force », ses paroles semblaient provenir du fond d'un cachot, chargées de calamités et de désastres. A l'entendre on ne l'eût jamais pris pour le chef d'une grande nation conduisant son peuple à une « contre-attaque » — désignation officielle de la guerre de Pologne — contre un pays moitié moins grand que le sien. Il n'y avait eu trace, dans ce discours, ni de sagacité ni d'un but élevé, et il contenait des déclarations impliquant que le fardeau de la guerre serait, en grande partie sinon en entier, supporté uniquement par l'orateur.

Hedi ramassa le journal et relut :

« Je poursuivrai cette lutte, quels que soient les ennemis qu'elle m'opposera... Je marcherai comme le premier soldat du peuple allemand... J'ai remis mon vieil uniforme et je ne le quitterai que lorsque la victoire aura été obtenue... Ma vie entière n'a été qu'un long combat, mais il est un mot dont je n'ai jamais appris le sens, et ce mot est « reddition »... Je sacrifierai volontiers ma vie pour le peuple allemand... »

Hedi jeta un regard sur sa montre-bracelet et vit qu'il était près de 7 heures. Elle appela le garçon et régla sa note. Pendant qu'elle ramassait sa monnaie elle eut conscience d'une odeur bizarre et elle demanda au garçon ce que c'était.

— Ça vient de ce camion, dit-il en désignant la rue.

Une lumière rouge avait arrêté la masse des véhicules qui circulaient dans le Kurfürstendamm, une voie luxueuse ressemblant un peu à l'avenue des Champs-Elysées. Près du trottoir se trouvait un grand camion portant le nom d'une firme de produits chimiques.

— Il transporte un chargement de colle, dit le serveur. Il passe par ici plusieurs fois par jour et même quand il roule vite on peut sentir son odeur.

— Merci, dit Hedi. Viens, chérie.

Quand Hedi et Lilo atteignirent le bord du trottoir le camion n'y était plus, mais l'odeur de colle, si toutefois c'en était, n'avait pas disparu. Hedi et Lilo n'avaient fait que quelques pas quand toutes les sirènes de la ville se déchaînèrent. Simultanément, les lumières des rues s'éteignirent. Il se révéla que c'était simplement une alerte d'essai, mais les citoyens n'en avaient pas été prévenus, et beaucoup d'entre eux crurent que l'armée aérienne polonaise était réellement arrivée. (Plus tard, Goering, qui avait donné l'ordre de faire fonctionner les sirènes pendant une demi-heure, alla dire à la radio qu'il l'avait fait « afin d'éprouver la fermeté de ses Berlinois ».)

Parmi ceux qui crurent à un raid polonais il y eut Lilo ; baissant la tête, elle traversa en courant le Kurfürstendamm, folle de terreur, au milieu des voitures. Une énorme Mercédès noire, dans laquelle se prélassaient deux colonels d'état-major, la manqua de quelques millimètres. Hedi courut après elle et la rattrapa. Bientôt la rue s'emplit d'une foule compacte. Hedi et Lilo se joignirent à des gens qui se dirigeaient lentement vers un abri. Elle repassèrent devant leur café ; une femme au visage en lame de couteau, vêtue d'un manteau de fourrure, y était montée sur une chaise et tenait une serviette devant son nez et sa bouche tout en criant :

— Ils viennent avec des gaz ! ils viennent avec des gaz !

Les personnes qui entouraient cette femme commencèrent à s'agiter. Hedi sentait encore l'odeur laissée par le camion.

— Ce n'est que de la colle ! cria-t-elle à la femme.

— Quoi ? fit celle-ci en retirant un instant de devant sa figure la serviette qu'elle y rappliqua aussitôt.

Un homme, assis à la même table qu'elle, se leva et lui jeta une canette de bière à la tête.

Un peu plus loin, à la terrasse du café, également debout sur une chaise, un gros homme d'un certain âge s'efforçait de rassembler sa famille éparpillée dans la foule. Il était chauve, et sa boutonnière s'ornait de l'insigne du parti rond et doré attribué seulement aux cent mille premiers membres.

— J'appelle les enfants Katz ! criait-il d'une voix enrouée. Mes enfants, quand j'appellerai vos noms, répondez « ici ! » et venez tout de suite auprès de moi. Siegfried !

— Ici ! Papa !

— Bon. Wotan ? Wo-tan !

— Me voici !

— Brunhilde ?

— Hal-lo !

— Hagen ?

— Ici !

— Kunigunda ?

— Présente, Père.

— Thor ?... Thor ! imbécile, où es-tu ?

Pas de réponse. Herr Katz mit ses mains en cornet devant sa bouche :

— Si l'un de vous, enfants, aperçoit Thor, dites-lui que je lui donnerai la fessée s'il ne vient pas immédiatement. Et tâchez de trouver Hitlerika. Hit-le-ri-ka ! Oh ! Hit-le-ri-ka !

Quand Hedi et Lilo atteignirent l'abri une grande foule attendait devant l'entrée. La queue avançait si lentement que Hedi décida, en dépit du risque, de ramener Lilo à la maison. Elles y arrivèrent sans accident ; ainsi se termina leur première journée de la guerre.

UN jour de la mi-décembre 1945 Hedi se mit à me parler de ses Noëls du temps de guerre.

— Noël aussi souffrit sous les nazis, me dit-elle. Bien sûr on continua de le célébrer avec des arbres ornés de bougies et de clinquant, mais au sommet d'un grand nombre d'entre eux se perchait, au lieu de l'étoile de Bethléem classique, une croix gammée. Il y en avait aussi une sur le toit de la crèche placée au pied du sapin, et de plus petites attachées aux houlettes des bergers qui gardaient leurs troupeaux, la nuit. Lorsque

l'Allemagne eut été requise par son Führer de combattre la moitié du monde Noël aussi fut obligé de contribuer à la victoire. Des bougies et des bougeoirs furent vendus au profit des Allemands nazis vivant à l'étranger, les *Volksdeutsche im Ausland*, et dans toutes les écoles on forçait les enfants à acheter les calendriers des Jeunesses hitlériennes.

» Le premier Noël de la guerre au marché de Noël qui se tenait toujours en cette saison sur la place, devant le château de Berlin, au lieu des délicieuses saucisses et des merveilleux gâteaux d'autrefois, on ne trouvait plus guère que les travaux d'arts usuels des membres de l'Union des jeunes filles allemandes. A 18 heures on fermait le marché, à cause du black-out, et chacun rentrait chez soi dans l'obscurité. Dès les premiers jours de la guerre les moyens de transport en commun avaient été terriblement encombrés. Pendant toute la journée de ce premier Noël de la guerre, chaque fois qu'on ouvrait la radio pour écouter les chanteurs de Noëls on n'entendait que la retransmission du discours de Noël du Führer, avec les rugissements de ses cohortes, qui ressemblaient tout à fait à des vociférations d'ivrognes. A la fin retentissait, chanté affreusement faux, le chant de *Horst Wessel*. Nous pensâmes qu'on aurait pu nous l'épargner au moins ce soir-là. Cependant un grand nombre de gens étaient à cette époque satisfaits de la guerre, qui jusqu'alors avait été victorieuse.

» A Noël 1940 le moral était beaucoup moins bon, parce que la fin, si impatiemment désirée par tous, n'était pas encore en vue. L'invasion de la France s'était terminée triomphalement, mais le débarquement en Angleterre ne s'était pas produit, bien que Hitler eut annoncé dans son discours de septembre au palais des Sports qu'il était imminent. Tout le monde avait cru avec confiance que l'automne apporterait la paix, et l'on avait été désappointé. Les conditions de vie n'avaient guère changé ; elles n'étaient ni meilleures ni pires. Si, comme on le disait, le butin pillé en France était considérable, il avait dû être monopolisé par les grands seigneurs du parti, car on n'en voyait pas trace dans les magasins. On y vendit des pralines ce Noël-là, mais pas de chocolat. Depuis le début de la guerre le chocolat avait disparu. On nous distribua moins de pralines à Noël 1940 que l'année précédente, et l'on diminua les rations de corps gras et de farine.

» Néanmoins la plupart des gens parlaient de la victoire exactement comme en 1939 et criaient « Heil ! » avec la même conviction. De temps à autre un pessimiste prédisait le renversement des nazis et la destruction définitive de l'Allemagne. S'il avait la chance d'être bien entouré lorsqu'il exprimait cette opinion il était simplement tourné en ridicule, mais s'il avait mal choisi ses interlocuteurs son incarcération était presque certaine. A cette époque on n'infligeait en général que des peines de prison pour des délits de ce genre, parce que leurs seigneuries se sentaient encore très sûres d'elles-mêmes. Un an plus tard de pareils propos, s'ils étaient rapportés, valaient la mort ou, en mettant les choses au mieux, une longue détention dans un camp de concentration. Il y eut une grande différence entre le premier et le deuxième Noël de la guerre : en 1939 les églises avaient été presque vides, mais en 1940 elles furent pleines à craquer. En 1939 les gens se disaient sans doute qu'avec le Führer à leur tête ils n'avaient pas besoin de Dieu. Maintenant que tout ne s'était pas passé conformément aux promesses faites ils revenaient humblement à Dieu.

» Cependant, comparé à ce que l'avenir nous réservait, le Noël de 1940 fut encore presque un Noël du temps de paix. On pouvait se procurer du champagne, des liqueurs et des cigarettes aux prix normaux et sans limitation de quantités. Ayant économisé à l'avance un peu de nourriture chaque semaine, on put compenser pour les fêtes la pénurie existante. Le calme triomphant n'avait encore été sérieusement troublé en rien. Lilo eut cette année-là un bel arbre.

» L'année suivante la situation générale s'était sensiblement aggravée. Nous combattions maintenant la Russie, et tout en apprenant les victoires successives de nos armées il fallait tenir compte des lourdes pertes qui les accompagnaient. La campagne de Russie commença en juin et l'on disait partout qu'elle serait terminée au bout de trois mois. Quand en décembre le docteur Goebbels demanda aux femmes allemandes de donner leurs fourrures, leurs gants, leurs écharpes, leurs bas de laine et leurs sous-vêtements chauds pour l'armée allemande cette requête causa un choc considérable. Nous nous battions aussi contre l'Amérique maintenant, mais on nous affirmait que les Américains étaient dans une telle décadence que leur participation à la guerre ne ferait pas une différence appréciable.

» On célébra Noël en 1941 avec l'espoir que la Royal Air Force ne viendrait pas nous bombarder ; elle s'en abstint en effet. Il était devenu très difficile de se procurer de l'alcool, et cette nuit de Noël nombre de Berlinois ne souhaitaient rien d'autre qu'une bonne bouteille qui leur fît oublier pendant quelques heures la guerre et tous ses désagréments. Le gouvernement prit ce désir en considération et permit à tous les citoyens entre vingt et un et cinquante ans d'acheter un quart de litre de cognac. Pour les gens plus jeunes et plus âgés il y avait des tuiles vernissées. La fabrication de tous les biens de consommation ayant cessé depuis longtemps, le gouvernement, afin qu'il y eût dans les magasins quelque chose à acheter pour les cadeaux de Noël, inonda tout le pays de tuiles vernissées. Les unes étaient de teinte unie et d'autres multicolores ; certaines d'entre elles étaient encadrées ; d'autres portaient des devises appropriées.

» Nous apprîmes plus tard qu'elles avaient presque toutes été fabriquées dans les poteries du camp de concentration de Dachau.

» En outre chaque enfant reçut de la part du Führer un quart de livre de pralines, et chaque ménage une grosse ole. Les autorités faisaient leur possible pour maintenir le peuple allemand de bonne humeur. La pensée que Lilo ignorait les merveilleux Noëls qui avaient enchanté mon

enfance et qu'elle ne les connaîtrait sans doute jamais me faisait mal au cœur.

» En 1942 la mauvaise étoile du Führer commençait à être à l'ascendant. Evidemment il se sentait encore assez puissant cet automne pour déclarer que la Russie était écrasée et ne pourrait jamais se relever. Cependant quand décembre arriva les gens regardaient avec méfiance vers Stalingrad, qui aurait déjà dû se rendre et qui ne le faisait pas. Ils n'écoutaient plus les conférences de notre bon docteur Goebbels, mais tournaient tranquillement le bouton de leur radio pour apprendre par la B. B. C. comment la guerre marchait en réalité. Les plaisanteries politiques avaient un succès fou : ce fut alors qu'on lança la première de celles qui furent plus tard si nombreuses, sur la passion qu'avait le Führer de déchiqueter les tapis.

Ce Noël-là on avait trop peu de charbon pour le chauffage et la cuisine, et l'on ne pouvait plus trouver d'oies entières — seulement des morceaux mystérieux, parfois impossibles à identifier. Il était également difficile de se procurer des sapins, et souvent on n'en obtenait un qu'en se battant au marché. Les principaux cadeaux qu'on put échanger cette année furent les magnifiques livres nazis. On n'avait guère publié de livres depuis un an, et le peu qu'on voyait dans les librairies étaient imprimés sur du papier de chandelle et misérablement reliés. Par contre les livres nazis étaient reliés en toile, parfois en cuir, et imprimés sur un papier superbe. Les Berlinois souffrirent profondément de la guerre en 1942, pour la première fois, du fait que tant de soldats originaires de Berlin servaient à Stalingrad. Rien d'étonnant si personne, presque, ne put être heureux ce Noël-là. Les programmes de musique exceptionnellement bons qu'on diffusa à la radio pour remonter le moral des gens échouèrent complètement ; seule une personne indifférente aurait pu les apprécier, et personne n'était indifférent.

» L'année 1943 débuta par le désastre de Stalingrad. Au printemps il y eut les retraites et les défaites en Afrique. Et en novembre eut lieu la première grande attaque aérienne de la ville. Quand vint Noël presque toutes les familles berlinoises comprenant des enfants s'étaient disloquées en raison des bombardements. Il ne restait que peu d'enfants en ville. Les uns avaient été mis dans des camps d'évacuation à la campagne et le reste avait été confié à des parents dans d'autres villes. Les nazis baptisèrent les trains d'évacuation de noms tels que « Mère et Enfant » et « Train spécial des Vieux ». Un certain nombre d'enfants s'enfuirent des camps et retournèrent chez leurs parents à Berlin. Je crois que le Noël de 1943 fut le plus malheureux pour les Berlinois. Beaucoup d'entre eux furent bombardés pendant les vacances ; les divisions berlinoises étaient engagées dans les endroits les plus dangereux des divers fronts et il y avait énormément de morts. On n'avait pas la moindre envie de se réjouir. Les autorités avaient sévèrement interdit les chants de Noël. Les sapins étaient plus rares que jamais. L'état d'esprit général était révolutionnaire.

» Puis vint 1944, la plus courte des années de la guerre à cause de la rapidité, je crois, avec laquelle les événements se suivirent. Pendant tout l'hiver la Royal Air Force avait bombardé Berlin la nuit, et au mois de mars les Américains décadents commencèrent à nous bombarder le jour, tandis que continuaient les attaques nocturnes des Mosquitos anglais. Avant le début de ces attaques massives nous avions eu naturellement des alertes et des bombardements. Dès août et septembre 1940 la Royal Air Force troublait notre sommeil. Cependant au bout de quatre ans de bombardements les seuls dégâts spectaculaires que Berlin eût subis étaient ceux de la Pragerplatz (la place de Prague), où se voyait un monceau de ruines. On pouvait dire alors : « Je connais quelqu'un qui a » été bombardé. » Quand les raids massifs se multiplièrent on disait : « Je connais quelqu'un qui n'a » pas été bombardé. »

» Pendant quelque temps les autorités distribuèrent gratuitement des cartes postales aux victimes des bombardements. Elles portaient imprimé tout ce dont, de l'avis du gouvernement, il suffisait d'informer un parent ou un ami :

« Nous sommes vivants. »
« Sont morts chez nous... »
« Notre habitation a été détruite à moitié. »
« Notre habitation a été détruite en grande partie. »
« Notre habitation a été détruite totalement. »

» On n'avait qu'à rayer les mentions qui ne s'appliquaient pas à son cas et à signer. Au bout d'un certain temps ces cartes ne furent plus distribuées. A la fin la censure cessa même de vérifier si les cartes postales contenaient des communications dangereuses. En octobre 1944 je reçus d'une amie habitant Wiesbaden une carte postale telle qu'on peut en acheter dans n'importe quel bureau de poste. En voici le texte :

» *Tu connais l'horrible taudis où nous étions logées, mère et moi ? Nous avons fini par trouver un endroit relativement convenable où habiter. J'y ai aussitôt transporté toutes nos affaires, et mère, qui avait été souffrante, devait m'y rejoindre le lendemain matin. Pendant la nuit un bombardement eut lieu. Je courus à notre ancien logement sans attendre la fin de l'alerte. La maison avait été complètement démolie. On me dit que toutes les personnes réfugiées dans la cave avaient été tuées immédiatement. Il m'a fallu quatre jours pour déterrer le corps de ma mère. Puis, tandis que se produisaient de nouvelles attaques, son cadavre demeura dans la rue deux jours et deux nuits recouvert de ce carton ondulé dans lequel on emballe les œufs et dont j'avais trouvé un stock dans une épicerie en ruine. Je restai à le veiller. Il y a de cela quatorze jours. Demain elle sera enterrée dans une fosse commune. Qui nous rendra à nous ce service ?*

» Mon amie avait signé de son nom en indiquant sa nouvelle adresse. Six mois plus tôt une telle carte l'aurait fait condamner à mort.

» A l'automne on forma une ligne d'évacuation du nord vers le sud de l'Allemagne ; elle passait par Berlin. Au fur et à mesure que les Alliés s'approchaient davantage de l'est et de l'ouest les

villes situées sur cette ligne d'évacuation se peuplaient de plus en plus. Nous quittâmes Berlin parce que les S.S. étaient à la recherche de mon mari. Quand l'ouest devint intenable pour nous nous rebroussâmes chemin, mais nous préférâmes Potsdam à Berlin, Potsdam étant moins dangereusement bombardé. Nous y passâmes ce Noël-là. Je me rappelle particulièrement une chose : la difficulté que j'eus à me procurer un arbre pour Lilo. L'endroit où je l'achetai était noir de monde et entouré d'un énorme cordon de police. A peu près toutes les quinze minutes les agents emmenaient une personne qui s'était permis une remarque antinazie. L'emplette du sapin de Lilo me demanda six heures.

» Je n'allai pas voir les Hoffmann le jour de Noël 1945 parce que j'étais absente de Berlin, mais j'y revins à temps pour passer avec eux la veille du jour de l'An. J'emmenai chez mes amis un lieutenant-colonel américain qui leur apporta une bouteille de whisky écossais. Ils avaient un bel arbre qu'Hofmann avait été chercher dans la forêt de Grünewald, voisine, puisqu'il n'était plus illégal en Allemagne d'abattre un arbre sans autorisation. Sur une table, à côté du sapin, il y avait un bol à punch contenant un liquide grisâtre, et autour du bol plusieurs verres dont on s'était servi. Quand le colonel aperçut le punch il déboucha sa bouteille et dit :

» — Si l'on donnait un peu de mordant à ce truc-là ? il a l'air fatigué !

» Mais quand les Hofmann virent ce qu'il était sur le point de faire, ils se levèrent d'un bond en criant :

» — Nein ! nein ! nein ! nein !

» Ils avaient confectionné leur punch avec des aiguilles de sapin bouillies ! »

PAR comparaison avec les juifs pur sang, les métis du Troisième Reich habitaient une Utopie digne de Wells. Néanmoins le fait d'être métis présentait des inconvénients. Il était toujours à craindre que le gouvernement se mît à vous exterminer, vous et vos pareils. Quand, après l'effondrement de la France, Hitler ordonna d'expulser les métis de l'armée, tous les métis d'Allemagne tremblèrent de peur à l'idée qu'un pogrom pouvait être déchaîné d'un moment à l'autre contre eux. Les derniers temps de la guerre les métis auxquels avait été imposé le travail obligatoire dans les usines de munitions furent « concentrés » dans des camps voisins et ne purent plus rentrer chez eux à la fin de leur journée ou de leur nuit de labeur comme leurs camarades aryens. Les métis qui se faisaient passer pour aryens couraient un risque sérieux ; ceux que l'on pinçait se livrant à cette manœuvre étaient passibles de prison. Afin de se protéger et de protéger Lilo, Hedi se fit passer pour aryenne pendant la guerre, sauf lorsqu'il lui semblait expédient de ne pas le faire.

Un cas où cette fraude se révéla inopportune se présenta le jour où le docteur Frohbier, fonctionnaire supérieur de la section cinématographique de la Chambre de culture, se prit pour Hedi d'un intérêt qu'elle ne lui rendit pas. Elle était venue lui apporter un scénario de film écrit par l'une de ses amies qui habitait la Rhénanie. L'accueil que le docteur Frohbier réserva à Hedi prit un tel caractère qu'elle fut obligée de se défendre à coups de pied.

— Docteur Frohbier ! s'écria-t-elle en se réfugiant d'un bond derrière un gros fauteuil, je suis à demi-juive !

Le docteur Frohbier la dévisagea fixement, avala sa salive et rougit fortement.

— Je ne vous crois pas, dit-il.

— C'est pourtant vrai, répliqua-t-elle en jouissant du choc que causait visiblement cette révélation à son admirateur. Tout le monde le sait à Berlin !

Hedi quitta audacieusement l'abri du fauteuil, passa devant le docteur Frohbier et ramassa le sac et les gants qu'elle avait déposés sur son bureau. Elle avait découvert depuis longtemps que les nazis étaient étonnamment peu sûrs d'eux-mêmes quand ils étaient isolés, loin de leurs copartisans. Son sac sous un bras, elle se mit à enfiler ses gants sans se presser, attendant que le docteur Frohbier reprît la parole.

— Eh bien, finit-il par dire, c'est grand dommage. Autrement vous auriez fait une merveilleuse national-socialiste.

— Vous me faites trop d'honneur, dit Hedi. Je vais vous laisser l'œuvre de mon amie et je vous remercie infiniment de m'avoir promis de la lire.

En descendant dans l'ascenseur Hedi souriait. Elle savait que le docteur Frohbier ne l'importunerait plus jamais ; elle savait aussi qu'il ne la livrerait pas non plus à la Gestapo. A ses propres yeux de nazi il s'était rendu ridicule.

Environ deux semaines après cette entrevue Hedi reçut un mot ravi de son amie rhénane, disant que le docteur Frohbier avait acheté le scénario.

DANS l'esprit des Hofmann comme dans celui d'autres Berlinois la guerre se divisait en plusieurs phases. La première allait de l'ouverture des hostilités aux premiers bombardements massifs des Alliés en novembre 1943. La seconde phase, pour les Hofmann en particulier, allait de cette date aux ennuis de Hofmann, qui commencèrent dans le courant de ce même hiver. Jusqu'à cette époque il voyagea beaucoup à travers l'Allemagne pour l'entreprise de construction qui l'employait. La spécialité de cette firme était l'édification de maisons d'habitation en série à bon marché ; ses dirigeants avaient une si bonne opinion d'Hofmann qu'ils le firent dispenser du service militaire en qualité de requis civil. De temps en temps son bureau de recrutement le convoquait ; mais sur présentation de son certificat d'exemption il était tenu quitte. Après les premiers grands bombardements il fut plus occupé que jamais. Sa tâche consistait principalement à bâtir avec rapidité des logements pour les victimes.

Hofmann étant si fréquemment absent, Hedi

put se consacrer de plus en plus à son enfant ; elle veillait tendrement sur Lilo et s'efforçait de la guider à travers la jungle où elles se trouvaient toutes deux. Elles avaient ensemble d'innombrables conversations, d'habitude au moment où Lilo rentrait de l'école. Ces entretiens avaient souvent pour objet quelque aspect du national-socialisme. Tantôt un professeur ou une élève avait fait telle ou telle observation ; tantôt Lilo avait été témoin, sur le chemin du retour, d'un fait bizarre ou avait remarqué une affiche étrange. Elle était constamment troublée et avait besoin des éclaircissements de sa mère. C'était, se disait Hedi, comme si la curiosité qu'inspire en général à tous les enfants la question sexuelle avait été remplacée chez Lilo par la curiosité de connaître l'actuelle politique.

— Il semble l'intéresser bien plus de savoir d'où viennent les nazis que d'apprendre comment naissent les bébés, dit un jour Hedi à Hofmann avec tristesse. L'époque où nous vivons est atroce !

Mais elle n'éludait jamais aucune des questions de Lilo. Au contraire, elle se reprochait souvent d'y répondre avec trop de détails, ayant soudain conscience de parler à la petite comme si elle s'adressait à une femme, à une amie intime de son âge. Quand Lilo lui posait une question, Hedi commençait par lui répondre dans un langage compréhensible à un enfant ; mais, en parlant, son émotion l'emportait et elle se surprenait au milieu d'un soliloque indigné.

Lilo ne se souvenait évidemment pas aussi bien de la première phase de la guerre que des dernières. Cependant plusieurs incidents de cette première phase étaient demeurés vivants dans sa mémoire. L'un d'eux était l'enterrement de Wolfgang von Dorn. La sœur de Wolfgang, Marianne, était la meilleure amie de Hedi. Elles se connaissaient depuis leur enfance. Les von Dorn — une grande famille catholique très en vue — habitaient dans le quartier. Pendant la guerre Hedi ne voyait pas Marianne autant qu'elle l'aurait voulu, car Marianne passait tout son temps, à l'exception d'un jour de congé par semaine, à l'hôpital Franziskus, où elle était technicienne de l'application des rayons X. Ayant précédemment été infirmière diplômée, elle aidait aussi les religieuses à soigner les malades que la guerre faisait affluer à l'hôpital.

Les trois heures de radio-émissions de Hitler, qui commençaient généralement peu avant le déjeuner ou le dîner, étaient ruineuses pour les restaurants dans tout le Troisième Reich, car pendant leur durée il était interdit de servir aucune nourriture ; et si l'on ne cessait pas de manger ou si l'on ne faisait pas tout au moins semblant d'écouter avec respect un bravache nazi était susceptible de se lever de sa table et de venir vous demander votre nom. Un restaurateur que connaissait Marianne fut condamné à une amende et faillit perdre son restaurant vers 1936 pour avoir un jour donné l'ordre à ses garçons de continuer à servir les clients comme si de rien n'était.

Ces longs discours vociférés de Hitler mettaient toujours Marianne en rage parce qu'à l'hôpital tout travail, sauf les opérations d'extrême urgence, devait cesser pendant que le Führer tonitruait ; les repas des malades ne leur étaient souvent apportés, de ce fait, que tard dans l'après-midi ou dans la soirée.

A la fin de l'été de 1940 les parents de Marianne furent informés par le ministère de la Guerre que Wolfgang avait été tué lors de la prise de Boulogne. C'était la première fois de la vie de Lilo qu'elle apprenait la mort d'une personne de sa connaissance. Elle avait très bien connu Wolfgang. Chaque fois qu'il venait en visite c'était un grand chahut : batailles à coups de coussins, cavalcades sur son dos, et il y avait même une culbute spéciale qu'ils faisaient ensemble depuis qu'elle avait quatre ans. Elle se mettait devant lui, se courbait en deux, plaçait ses bras entre ses jambes ; il lui saisissait alors les poignets et la soulevait, lui faisant faire un saut périlleux qui la comblait de bonheur. La dernière fois qu'elle l'avait vu il était venu leur dire adieu en uniforme et il lui avait fait faire une dernière culbute. Un jour il lui avait donné un petit panier qu'il avait fabriqué en creusant un noyau de pêche ; on entendait, en le secouant, le bruit sec de l'amande restée à l'intérieur.

Maintenant il était mort. Quand ils s'étaient battus à coups de coussins il avait toujours permis à Lilo de finir par l'atteindre à la tête ; il se mettait alors à hurler et se laisser tomber par terre où il restait complètement immobile, retenant son souffle, prétendant être mort. Mais il n'avait jamais pu s'empêcher de sourire au bout d'un moment ; et c'était ainsi qu'elle se l'imaginait maintenant, couché dans un cercueil, en France, les yeux fermés, et, sur ses lèvres, le sourire qu'il ne pouvait retenir.

La nouvelle de la mort de Wolfgang arriva un mercredi. Le dimanche matin suivant une grande messe solennelle de *Requiem* devait être dite pour le repos de son âme à la cathédrale Sainte-Hedwige. Mais le samedi, au début de la soirée, alors que les pièces du rez-de-chaussée de la maison de style hohenzollern-byzantin qu'habitaient les von Dorn étaient remplies d'amis en visite de condoléances et de membres de la famille en deuil, on entendit soudain, provenant de l'étage supérieur, des cris et des coups frénétiques.

Ce tumulte était dû à l'oncle de Marianne, Kaspar, au nez rouge, dont le goût pour le schnapps était presque proverbial dans le quartier. Ce jour-là l'oncle Kaspar avait absorbé sa dose de bonne heure et s'était retiré dans sa chambre peu après le déjeuner. Sachant que la maison serait bientôt pleine de monde et ne voulant pas l'y voir tituber en une pareille occasion, le père de Marianne avait enfermé Kaspar à clé. Quand, au milieu de ses cris et de ses coups, on finit par lui ouvrir, on s'aperçut qu'il n'était nullement en proie à la claustrophobie alcoolique. Un peu avant 6 heures il avait repris ses sens, ayant cuvé son schnapps et s'était aperçu qu'il était enfermé. Il en comprit la raison et se mit à écouter la radio en attendant sa délivrance. C'était

l'heure de l'émission de la B. B. C. ; il entendit d'abord une brève causerie en excellent allemand, de Lindsay Fraser, expliquant pourquoi le Commonwealth des nations britanniques ne se rendrait jamais ; puis on donna le bulletin d'information, et enfin la liste des prisonniers allemands capturés au cours de la bataille pour les ports du Pas-de-Calais. Cette liste comprenait le nom du lieutenant Wolfgang von Dorn, avec son numéro matricule !

Marianne et son père commencèrent par attribuer ce miracle à un rêve d'ivrogne de l'oncle Kaspar, mais bientôt le téléphone se mit à sonner et il sonna fort avant dans la nuit : de nombreux amis qui avaient eux aussi écouté la radio anglaise annonçaient en termes prudents la bonne nouvelle. Un conseil de famille fut réuni et l'on décida que la grande messe de *Requiem* prévue devait être dite. En effet, dès le premier jour de la guerre, le gouvernement avait fait savoir que toute personne surprise à écouter les radios étrangères était passible de la peine de mort. Plusieurs condamnations à mort avaient été prononcées à Berlin ; le moins que ce crime pût vous valoir était une peine sévère de détention dans un camp de concentration.

« D'ailleurs, dit l'oncle Kaspar, une bonne messe ne fera aucun mal à l'âme de ce jeune chenapan. »

Le lendemain matin l'énorme clan des von Dorn et un grand nombre d'amis allèrent donc entendre à la cathédrale la messe commandée avec toute la solennité possible. Le père de Marianne expliqua ensuite les circonstances à l'évêque. Après la célébration de l'office tout le monde se rendit à la maison des von Dorn, qui s'élevait, parmi des bouleaux et des ormes, à une trentaine de mètres en retrait de la rue. On baissa les stores, on ferma les portes à clé, et le père de Marianne fit monter de bonnes bouteilles de la cave. Les grandes personnes se mirent à boire du champagne à la santé des Wolfgang et l'on donna aux enfants de la bière légère afin qu'ils puissent porter les toasts avec leurs aînés. L'oncle Kaspar, qui s'était passé plusieurs couronnes mortuaires autour du cou, se coiffa d'un chapeau de Marianne et, chaque fois qu'on buvait à la santé de Wolf, il chantait :

Qu'il vive noblement !
Qu'il vive noblement !
Trois fois noblement !

Les toasts et les chants continuèrent tout l'après-midi et n'étaient pas encore terminés à l'heure du coucher de Lilo ; sa grand-mère la ramena à la maison. Hedi et Hofmann ne déjeunèrent pas avec elles le lendemain matin.

Au printemps de 1941, Lilo assista à un autre enterrement, celui du père d'Hofmann, un physicien en retraite, qui avait été célèbre comme professeur à l'Ecole technique supérieure pendant la République. Le cerveau du professeur Hofmann s'était effondré et, après avoir passé plusieurs mois dans une maison de santé privée, il y était mort. En revenant du cimetière, dans une voiture à cheval (car seuls les grands nazis avaient droit à des automobiles pour les enterrements), Hedi qui jusque-là était restée les yeux secs, éclata en sanglots.

— *Ach, Herzchen !* (Ah ! mon petit cœur), dit Hofmann en l'entourant de ses bras, ne pleure pas. C'est un bonheur qu'il soit mort vu l'état dans lequel il était.

— Ce n'est pas cela, dit Hedi en secouant la tête, étranglée par ses sanglots. C'est simplement... que ta mère et tes sœurs... se sont montrées si bonnes, si terriblement bonnes pour moi...

Durant plusieurs minutes elle ne put maîtriser ses pleurs. Pourquoi la mère et les sœurs d'Hofmann ne seraient-elles pas gentilles avec Hedi ? se demanda Lilo. Elles n'étaient pas nazies, n'est-ce pas ? Certainement pas. Alors, pourquoi Hedi avait-elle pleuré ?

Un après-midi de cet automne, quand Lilo rentra de l'école, Hedi, rayonnante, lui dit qu'elle lui réservait une surprise : Johann Zurich était arrivé en permission et avait téléphoné qu'il viendrait les voir aussitôt après le dîner.

Cette nouvelle excita vivement Lilo. Comme Wolfgang von Dorn, Johann était l'un de ses amis préférés parmi les grandes personnes. A chacune de ses visites il lui faisait des tours de cartes, des jongleries avec des pièces de monnaie, et puis il savait fabriquer, en pliant d'une certaine manière du papier de journal, de magnifiques surtouts de table, des rangées de paysannes se tenant par la main, des troupes de poneys trottant en rond, de superbes couronnes, des diadèmes et des chapeaux de fantaisie. En temps de paix, Johann avait été rédacteur sportif au *8 Uhr Abendblatt* (Journal du soir de 8 heures). Célibataire, il avait fait son service peu avant la guerre, et, un ou deux jours après l'ouverture des hostilités, il était parti pour la Pologne comme correspondant de guerre.

Lorsque Johann arriva, les Hofmann furent bouleversés par son aspect. Son épaisse chevelure noire était devenue complètement grise, son agréable visage aux joues rebondies était à présent maigre et pâle, et ses yeux profondément cernés semblaient incapables de se fixer sur quoi que ce fût plus de quelques secondes. Lilo ne sut absolument pas quoi penser de lui. Il ne l'embrassa point et lui donna seulement une poignée de main molle, sans la regarder, en murmurant son nom. Il ne lui dit même pas qu'elle avait beaucoup grandi. Elle avait préparé un jeu de cartes et une belle pièce de deux marks toute neuve pour qu'il lui fît des tours avec, mais elle ne les sortit pas de sa poche pour cet étranger.

Johann et les Hofmann venaient de s'asseoir quand le téléphone sonna. L'appareil était placé dans le vestibule, à l'entrée du salon ; Lilo alla répondre. C'était Trudl Kapfhammer, l'une de ses camarades de classe, retenue au lit depuis une semaine par un rhume. Elle désirait savoir quels devoirs elle avait manqués et ce qui s'était passé à l'école depuis son absence. Lilo s'en fut chercher

ses cahiers et renseigna Trudl. Cela lui prit un certain temps, et quand Trudl finit par raccrocher, Lilo se sentit soudain très lasse. Elle demeura assise auprès du téléphone, d'où elle pouvait entendre parler Johann.

— J'ai été obligé de m'arrêter quelques jours à Przemsyl en venant ici, disait-il d'une voix dure et comme irritée, pas du tout la voix du Johann que Lilo avait connu (Przemsyl était en Pologne ; elle l'avait appris dans sa géographie quelques semaines auparavant. Le polonais devait être une drôle de langue pour qu'on écrivît ainsi un nom qui se prononçait Chemichl...).

» Pendant que j'y étais, poursuivait Johann, je rencontrai par hasard un garçon qui avait été mon camarade de classe. A l'école c'était un parfait crétin, mais maintenant il commande une compagnie dans les S.S. ; il est *Hauptsturmführer*, s'il vous plaît. Son bataillon était de service à Przemsyl depuis quelque temps. Il se montra content de me voir en dépit du fait qu'il a rang de capitaine et que je suis un simple gradé. Les S.S. étaient en train de monter ce qu'on appelle une « action contre les juifs ». Je vous en épargnerai les détails ; c'est ce qui se fait en Allemagne depuis 1933, avec cette différence qu'il y avait en Pologne cinq ou six fois plus de juifs que nous n'en avions ici au début, sans parler de tous ceux que nous y déportons depuis assez longtemps déjà. Mais il est un incident de cette « action contre les juifs » dont il faut que je vous parle, car il est resté dans ma tête comme un ver rongeur, et si je ne le raconte pas à quelqu'un je me ferai sauter le caisson.

» Mon ancien camarade était très fier parce que le matin même l'une de ses sections avait fait honneur à sa compagnie. Il paraît qu'à l'occasion de cette « action contre les juifs » la compétition était très vive entre les diverses compagnies du bataillon : c'était à celle qui s'emparerait du plus grand nombre de juifs. Ce matin-là l'une des sections de mon ancien camarade avait découvert un groupe de plus de soixante juifs, qui se cachaient dans une cave depuis trois semaines et demie. Leurs âges variaient depuis des arrière-grands-parents jusqu'à un enfant qui commençait à peine à marcher. C'était le seul enfant de ce groupe.

» Trois jours avant que ces gens fussent découverts ils étaient arrivés au bout de leurs provisions. Quand il n'y eut plus rien à manger l'enfant, dont on ne pouvait apaiser la faim, se mit naturellement à pleurer. Par les soupiraux de la cave les juifs voyaient les patrouilles des S.S. passer devant la maison ; ils entendaient le martèlement de leurs bottes. Les pleurs presque incessants du bébé leur irritaient terriblement les nerfs. A la fin l'un d'eux dit : « Cet enfant sera la cause » de notre mort à tous. Les S.S. l'entendront » pleurer et trouveront cette cachette. Il faut » choisir entre la vie de cet enfant et celles de » soixante personnes. » La mère du bébé offrit de quitter la cave avec lui ; mais ses compagnons craignirent qu'elle fût aperçue ou prise par les S.S. qui, à force de tortures, lui feraient révéler la cachette. Ils refusèrent de la laisser partir. A mesure que le temps passait et que sa faim empirait les pleurs de l'enfant se transformèrent en cris de colère. Les malheureux juifs devenaient fous de terreur, de faim, d'énervement et de désespoir. La troisième nuit, alors que la mère et l'enfant s'étaient tous deux endormis d'épuisement quelqu'un lui enleva le petit des bras et l'étrangla. » « Pour l'amour de Dieu ! » s'écria Hofmann.

« Le lendemain la section de mon ancien camarade le couvrit de gloire et en couvrit sa compagnie, Himmler, Hitler et toute l'Allemagne en découvrant la cave et en tirant tous les juifs. La mère portait dans ses bras son bébé mort. La cave ayant un sol cimenté, on n'avait pas pu l'enterrer. La mère commença par déclarer aux interrogateurs S.S. que son enfant était mort de faim, mais l'examen médical prouva qu'il en était autrement; en jouant de sa douleur les S.S. parvinrent à lui faire raconter la vérité. J'eus moi-même une conversation avec elle. Je demandai à mon ancien camarade ce qu'allaient devenir ces juifs si glorieusement capturés par sa section.

« Oh ! me dit-il, ils vont tous être fusillés pour » infanticide. »

» Je lui demandai ensuite quel serait le sort de la mère.

« Oh ! elle aussi, dit-il. Que peut-on faire de » gens pareils ? »

» Je ne puis vous décrire la manière détachée dont mon ancien camarade en parlait », conclut Johann d'une voix forte et comme s'il exhalait une fureur longtemps contenue.

Il y eut un silence, puis Lilo entendit Hofmann dire :

— Eh bien, une chose est certaine, quel que soit le vainqueur de cette guerre, nous pouvons être sûrs que nous finirons par être la nation la plus détestée de l'histoire.

Lilo ne dit bonne nuit à personne. Elle se rendit dans sa chambre, se déshabilla, se coucha, éteignit la lumière et resta éveillée, pensant à ces gens dans la cave et à l'enfant. Elle finit cependant par s'endormir.

Un matin de l'été de 1941 Hedi envoya Lilo porter à l'hôpital Franziskus un chapeau que Marianne lui empruntait pour aller le lendemain, son jour de congé, à une matinée. Au bureau de renseignements de l'hôpital deux religieuses étaient engagées dans une conversation qui les absorbait au point qu'elles ne prêtèrent pas la moindre attention à Lilo. Elle reconnut Sœur Katharina en celle qui parlait le plus, car Lilo l'avait déjà vue souvent. Marianne avait dit un jour que Sœur Katharina était à l'hôpital depuis un temps immémorial et qu'elle y apportait un immense et constant effort. L'autre religieuse, que Lilo n'avait jamais rencontrée auparavant, était plus vieille encore.

— La nuit de la naissance de l'enfant, disait Sœur Katharina, un aussi beau monsieur que lui n'a pas pu s'arranger pour être à l'hôpital. Non, il était à Hambourg, sans doute en train de pratiquer « la Force par la Joie ». Il a trouvé le moyen de s'amener la nuit suivante, à 2 heures du matin,

complètement saoul et rugissant comme un taureau. Il pouvait à peine se tenir debout.

— *Ach* ! s'écria l'autre religieuse avec autant de douloureuse surprise sembla-t-il à Lilo que si elle avait reçu un coup de poing dans les côtes.

— Il a réclamé du café à 2 heures du matin !

— *Ach* !

— Nous n'avons pas de café ici pour les visiteurs, lui ai-je dit, quels qu'ils soient. Permettez-moi d'attirer votre attention, Herr Reichsleiter, sur le fait que nous sommes engagés dans une guerre mondiale. La grande majorité des malades de cet hôpital ne reçoivent pas de café. On n'en donne qu'à ceux qui sont atteints d'affections du cœur, et on ne leur en donne que très peu. Sur ce il s'est enflé comme une grenouille et a dit : « Vous » oubliez qui je suis, Fraülein ! » Alors je me suis vraiment mise en colère. « Oh ! excusez-moi, » ai-je dit, j'oubliais que vous êtes l'un de nos » malades du cœur. Il me semble pourtant que » vous ne soignez pas très bien votre maladie. » A ces mots il a rugi comme un troupeau de taureaux et s'est mis à taper sur cette table avec ses deux poings.

— Un voyou, dit l'autre religieuse, un véritable voyou.

— Naturellement, je ne voulais pas qu'il réveillât tous les malades à une heure pareille ; alors je suis allée chercher un peu de ce précieux café et je lui en ai fait un pot, espérant que cela le calmerait et qu'ensuite il s'en irait et nous laisserait tranquilles. Mais il sortit de son sac une énorme gourde en or dont il m'assura qu'elle était l'œuvre de Stoerlein, le bijoutier, et se mit à verser du cognac non seulement dans le café, mais directement dans son gosier, si bien que lorsqu'il eut absorbé tout le café dont il avait envie — rien qu'une tasse et demie environ — il était encore plus saoul qu'en arrivant. Puis, en dépit de tout ce que nous tentâmes pour l'empêcher, il monta voir sa femme, cette malheureuse. Il nous a échappé dans les couloirs, où il a fait un tel tapage, beuglant, chantant et dansant, qu'il a réveillé deux cent quatre malades.

— Deux cent quatre !

— Nous les avons recensés l'après-midi suivant. Mais ce n'est pas là le pire. Il a retiré du mur de la chambre de sa femme le crucifix de Notre-Seigneur et Sauveur et a essayé de le cacher derrière l'armoire.

Les deux religieuses se signèrent rapidement.

— Que Dieu me pardonne de répéter cet affreux blasphème, mais cet homme, né catholique et élevé comme tel, a dit : « Des inepties pareilles ne » peuvent que porter malheur. »

L'autre religieuse, sidérée, regardait fixement Sœur Katharina avec des yeux horrifiés. Lilo les entendait respirer toutes deux comme essoufflées. Elle n'avait pas eu l'intention de les écouter à leur insu et se sentait gênée.

— Bonjour, dit-elle.

Sœur Katharina tourna lentement la tête vers Lilo ; son visage trahissait la fatigue.

— Voudriez-vous, s'il vous plaît, me dire où je pourrais trouver Fraülein von Dorn ? demanda Lilo, pleine de pitié pour Sœur Katharina.

Marianne, vêtue de sa longue blouse blanche d'infirmière, qui rappelait toujours à Lilo celle d'un coiffeur, fut enchantée du chapeau, un coquin de petit bibi que Hedi avait confectionné elle-même avec de vieux bouts d'étoffe. Pour récompenser Lilo de le lui avoir apporté, Marianne dit qu'elle allait lui montrer une chose qu'elle n'avait probablement pas vue depuis longtemps. Elle refusa de dire d'avance ce que c'était, insistant pour en faire une surprise, et Lilo se sentit très intriguée. Elles montèrent deux étages en ascenseur, parcoururent un long couloir qui formait plusieurs coudes ; enfin Marianne s'arrêta devant une porte et frappa ; elle passa la tête et une épaule dans la chambre, échangea quelques phrases à voix basse avec une personne qui s'y trouvait et finalement ouvrit la porte toute grande pour faire entrer Lilo.

Lilo adorait les fleurs et, sauf au Jardin botanique de Dahlem, elle n'en avait vu de sa vie une aussi grande quantité dans une seule pièce. Il y en avait dans des vases, dans des corbeilles ; d'autres formaient des guirlandes montées sur des chevalets en fer forgé, décoration florale d'une prodigalité extrême. Leur parfum était au début presque accablant.

Pour les Berlinois moyens les fleurs coupées avaient à peu près complètement disparu depuis le commencement de la guerre, et Lilo ne pouvait arracher ses regards de celles qui remplissaient cette chambre de leur splendeur. Marianne la tira de son extase. Elle se tenait debout auprès du lit et, de même que la dame qui y était couchée, elle regardait Lilo en souriant.

— Vous plaisent-elles ? demanda la dame.

— Dis bonjour à Fraü Reichsleiter Ley, dit Marianne.

La dame étendit la main et Lilo, les yeux encore plus écarquillés qu'en apercevant les fleurs, s'approcha du lit et la serra. C'était donc elle cette pauvre femme dont le mari avait réveillé deux cent quatre malades !

Lilo avait été instruite à l'école de la carrière du docteur Ley : chef du Front du travail et de son fameux mouvement « Force par la Joie », chef de l'Organisation du parti du Reich, prisonnier en France pendant la guerre de 1914 et ainsi de suite. Hofmann réussissait toujours à lui donner le fou rire quand il imitait le docteur Ley prononçant un discours en état d'ivresse, tel qu'il l'avait un jour entendu à la radio. « Mon cher peuple allemand », commençait Hofmann d'une voix pleurnicharde, puis il émettait un hoquet, « chaque soir, avant de m'apprêter à dormir, je m'assieds en chemise de nuit au bord de mon lit et je regarde le portrait du Führer. Et quand je contemple ce merveilleux visage et que je pense à toutes les choses magnifiques qu'il a faites pour la plus grande Allemagne, mes yeux se remplissent de larmes. » A ce point Hofmann faisait entendre une éructation assourdissante, et c'était tout ce qu'il y avait de plus drôle au monde...

Une autre plaisanterie concernant le docteur Ley qu'Hofmann avait rapportée d'un voyage d'affaires en Saxe était devenue classique dans la famille : il avait fait la réjouissante découverte

qu'en dialecte saxon « Force par la Joie » se dit : *Mumm durch Gagsch* (*).

— J'aimerais aussi vous faire voir le bébé, était en train de dire Frau Ley.

Elle portait une liseuse rose garnie d'une épaisse fourrure blanche, très jolie. Frau Ley était grande et très maigre. Elle avait le teint pâle et les yeux hagards. Ses cheveux étaient de cette couleur dorée dont Lilo avait souvent entendu Hedi se moquer en la qualifiant de « nordifiée », et l'on voyait aux racines une teinte plus foncée.

— Avez-vous choisi un nom pour le bébé ? demanda Marianne, qui avait remarqué la gêne que commençait à causer à Fraü Ley le regard fixe de Lilo.

— Inga Gloria, je crois, répondit Frau Ley. C'est du moins ce que désire mon mari, et il finit toujours par obtenir ce qu'il veut. Vous comprenez, poursuivit-elle en se tournant vers Lilo, je m'appelle Inga, et mon mari trouve que c'est un nom ravissant, du moins il le dit. Il voulait déjà le donner à notre premier enfant, mais comme le premier a été un garçon il l'a appelé Inger. Le Führer a été le parrain d'Inger ; il a aussi été celui de mon autre petite fille, et j'espère qu'il le sera également de celle-ci. Mon autre petite fille se nomme Lore. Vous trouverez sans doute drôle d'entendre une petite fille appelée Lore Ley, mais il se trouve que *la Lorelei* est l'une des chansons favorites de mon mari. La connaissez-vous ?

Lilo hésita quelques secondes avant de répondre oui. Sa grand-mère lui avait enseigné *la Lorelei*. Elle lui avait également appris que les paroles en avaient été écrites par Henrich Heine, un juif dont les œuvres avaient été brûlées et interdites dans le Troisième Reich.

— Mon mari est Rhénan, dit Frau Ley, et le rocher sur lequel se tenait la Lorelei en peignant ses cheveux d'or et en chantant pour attirer les mariniers est situé près de sa maison natale. C'est pour cette raison qu'il a voulu appeler notre petite fille Lore.

On frappa à la porte et une infirmière entra, pourtant le bébé qui était emmailloté dans de la soie et de la dentelle. Frau Ley le prit dans ses bras.

— Regardons les fleurs, à présent, dit Marianne.

Elle s'éloigna du lit avec Lilo et s'arrêta devant un fauteuil sur le dossier duquel s'appuyait un écran de roses blanches ; au ruban blanc qui y était attaché se voyait épinglée une grande carte aux bords biseautés dorés ; elle portait, d'une écriture étrange, gribouillée, l'inscription suivante :

A ma chère amie Frau Doktor Ley,
Avec mes félicitations et mes meilleurs vœux,

ADOLF HITLER.

Lilo lut l'inscription et regarda Marianne, qui cligna de l'œil. Elles s'approchèrent ensuite d'une immense corbeille de lys envoyée par les Heinrich Himmler. Toutes les organisations importantes du parti et presque tous ses dirigeants avaient offert à Frau Ley des bouquets ou des corbeilles. Quand, un quart d'heure plus tôt, Lilo avait pénétré dans cette chambre la vue de toutes ces fleurs rares l'avait remplie d'une vive joie, mais à présent elle les voyait à peine, car avant même d'avoir quitté le chevet de Frau Ley elle s'était mise à penser au bébé polonais de la cave dont Johann avait raconté l'histoire, et les fleurs ne lui apportaient plus aucun plaisir.

Elle regardait avec ennui l'écusson du Corps automobile national-socialiste figuré en roses thé sur un fond de mousse, quand elle entendit s'ouvrir et se refermer la porte ; elle se retourna et vit que le docteur Ley venait d'entrer. Il portait son uniforme de Reichsleiter, dont la tunique étincelait de cordons et d'insignes dorés. Sous son bras droit il tenait un paquet. Face au lit il rassembla ses talons en les faisant claquer, leva le bras droit et s'écria gaîment : « Heil Hitler ! » Frau Ley, dont le bébé tétait le sein droit, lui souleva sa petite main droite et dit : « Heil Hitler ! »

Marianne saisit Lilo par le coude et l'entraîna vivement vers la porte, mais le docteur Ley les aperçut et leva la main pour les arrêter en disant : « Halte ! halte ! halte ! » du même ton gai dont il avait dit « Heil Hitler ! » Pourtant il s'y discernait aussi comme un cinglement de fouet.

— Il faut que vous restiez pour voir ce que j'ai apporté à mon Inga. Un moment, s'il vous plaît, un moment.

Il arracha le papier et la ficelle du paquet, révélant une boîte recouverte de velours violet qu'il tint sous le nez de sa femme, juste au-dessus de la tête du bébé.

— Venez par ici, dit-il en s'adressant à Marianne et à Lilo. N'ayez pas peur. Venez plus près. Encore plus près.

Lilo remarqua que le docteur Ley répandait l'odeur qu'exhalait parfois l'oncle Kaspar quand on s'approchait trop de lui le matin. Bien qu'il fût chauve, le crâne du docteur Ley s'entourait, derrière et sur les côtés, d'un collier de gros cheveux gris, mais il avait au-dessus des oreilles de curieux demi-cercles dénudés, tels que Lilo n'en avait encore observé chez aucun homme.

— Ferme les yeux ! ordonna le docteur Ley à sa femme, qui obéit aussitôt. Passe-passe, un, deux, trois ! fit-il en pressant sur un bouton placé sur le devant de la boîte.

Le couvercle se souleva et l'on vit resplendir sur du velours blanc un diadème de platine ; au milieu, à l'endroit qui reposerait sur le front de Frau Ley quand elle l'arborerait, une roue dentée encerclait une croix gammée. Lilo reconnut l'emblème du Front du travail du docteur Ley. La croix gammée était cloutée de grandes pierres blanches que Lilo crut être des diamants, et la roue dentée de pierres bleues qu'elle ne put identifier.

— Ro-ber-to ! s'écria Frau Ley.

Le docteur Ley sortit le diadème de la boîte.

— Oh ! je t'en prie, attends que j'aie fini de donner le sein au bébé et que je puisse arranger mes cheveux.

— Ta coiffure est impeccable, dit le docteur Ley en posant avec soin le diadème sur la tête de sa femme et en repoussant de ses doigts épais les

(*) Gaillardise scatologique intraduisible.

mèches qui dépassaient çà et là le bandeau de platine. Puis, prenant une glace à main sur la table de chevet, il la lui tendit.

— Roberto ! répéta-t-elle tout en se regardant dans le miroir sous divers angles.

Radieux, éclatant de satisfaction, le docteur Ley se tourna vers Marianne et Lilo pour obtenir leur approbation.

— Eh bien ! fit-il.

— C'est simplement incroyable, Herr Doktor, dit Marianne.

Lilo le sentit faire peser son regard sur elle, avala sa salive et dit :

— Fabuleux !... Comment s'appellent les pierres bleues de la roue dentée, s'il vous plaît ?

— Des aigues-marines, répondit le docteur Ley. Celles de la croix gammée sont des diamants. Le diadème a coûté un million de marks. De chez Stoerlein, le bijoutier.

Et, comme si Lilo avait mis en doute cette dernière information, il prit l'écrin sur la table de chevet et le lui montra de façon qu'elle pût voir, à l'intérieur du couvercle, le nom du joaillier.

— Stoerlein ! dit-il.

Puis, déposant la boîte sur une chaise, il alla au pied du lit admirer l'ensemble formé par Frau Ley, le bébé et le diadème. Les mains sur les hanches, il sourit doucement à sa femme en hochant la tête. De nouveau Marianne et Lilo essayèrent de quitter la chambre et de nouveau il les arrêta de sa main levée en disant : « Halte ! halte ! halte ! »

Cette fois ce n'était plus un cinglement de fouet qu'évoquait sa voix ; elle se teintait maintenant d'une mélancolie sentimentale qui parut à Lilo vaguement familière. Désignant d'un geste l'autre côté du lit, il dit :

— N'est-ce pas là un beau tableau de maternité allemande ?

Le cœur de Lilo se mit à battre follement, car elle venait de se rendre compte que le docteur Ley parlait exactement du ton qu'Hofmann prenait quand il le contrefaisait ! Elle le regarda, fascinée, se demandant quand il commencerait à hoqueter. Il posa ses mains sur le pied du lit, comme si ç'avait été une table dans une salle de conférences, se pencha légèrement en avant et jeta un regard direct sur Marianne et Lilo, qui se tenaient à la gauche de Frau Ley.

— Existe-t-il rien de plus beau que la véritable maternité allemande ? leur demanda-t-il, ayant toujours sur les lèvres son doux sourire.

Il gesticula de nouveau en désignant sa femme puis secoua la tête à l'adresse de Marianne et de Lilo :

— Non, dit-il, il n'y a rien d'aussi beau. Dans le monde entier il n'y a rien qui soit à moitié aussi beau.

Le docteur Ley se redressa et croisa les mains sur son estomac ; le sourire béat demeurait sur ses lèvres et ses yeux injectés prirent une expression lointaine.

— Le Führer le sait, dit-il. Il connaît la beauté de la maternité allemande. Il sait comment récompenser son mérite incalculable. Le plus grand honneur auquel une femme allemande puisse atteindre est d'être décorée par le Führer pour avoir donné des fils au Reich... Des filles aussi, ajouta-t-il en lançant à sa femme un coup d'œil moqueur.

Il fit de son bras droit un geste si large que tout son corps pivota dans la même direction.

— Dans toute la plus grande Allemagne, reprit-il.

Puis il s'arrêta brusquement ; l'expression de béatitude disparut lentement de son visage et fut remplacée par le froncement de sourcils le plus terrifiant. Lilo suivit la direction de son regard. Au-dessus de la porte elle vit un crucifix dont le Christ de bois sculpté avait été recouvert d'un vernis jaunâtre.

— J'ai donné l'ordre que tout ce fourbi soit enlevé de cette chambre ! rugit le docteur Ley.

Il se précipita vers la porte et tenta d'atteindre le crucifix, mais ses bras et ses jambes étant un peu trop courts, il se mit à sauter et à jurer.

— Prenez le bébé, dit Frau Ley en tendant son enfant à Marianne.

Le docteur Ley continuait à sauter pour arracher le crucifix du mur et, à chaque saut, son corps trapu cognait contre la porte. Le crucifix était supporté par un clou passant à travers un œillet vissé dans le haut de la partie verticale de la croix ; les efforts du docteur Ley la faisaient basculer vers la droite et vers la gauche ; un effort particulièrement frénétique lui fit accomplir une révolution complète autour du clou.

— Roberto ! gémit Frau Ley, tu vas te rendre malade !

Le docteur Ley se détourna de la porte et se jeta sur la chaise sur laquelle était posée la corbeille de lys des Heinrich Himmler. Il saisit la chaise par le dossier et l'un des pieds et la souleva si énergiquement que la corbeille s'en fut, après une brève trajectoire, s'écraser sur la coiffeuse. On entendit un bruit de verre brisé et le bébé commença à pleurer. Tout en proférant d'une voix tonitruante des paroles inintelligibles, le docteur Ley planta la chaise devant la porte, le dossier faisant face au centre de la chambre.

— Satané fourbi ! hurla-t-il.

Il empoigna le crucifix des deux mains, tira violemment, perdit l'équilibre et s'abattit sur le dos avec fracas. Frau Ley poussa des cris.

— Viens ! dit Marianne à Lilo.

Elle se hâtèrent toutes les deux vers la porte, Marianne tenant le bébé serré contre sa poitrine, le bras droit placé au-dessus de l'enfant comme pour le protéger contre des projectiles volants. Le docteur Ley avait réussi à se relever et il tapait le crucifix contre le pied du lit.

— Roberto ! cria Frau Ley.

Le bras gauche du Christ se détacha et alla tomber aux pieds de Lilo. Elle courut, devançant Marianne, afin de lui ouvrir la porte ; mais avant qu'elle y fût parvenue la porte s'ouvrit de l'extérieur et Sœur Katharina se montra. Elle ne regarda ni Lilo ni Marianne et dit :

— Cessez immédiatement !

Le docteur Ley s'arrêta net alors qu'il brandissait une fois de plus le crucifix pour en frapper le pied du lit et il se retourna pour voir qui avait

parlé. Quand il aperçut Sœur Katharina il la dévisagea un moment d'un air furibond et il allait lui adresser des paroles hargneuses quand, se reprenant, il baissa les yeux sur le crucifix, fronça les sourcils et marmonna quelques mots que Lilo ne saisit pas.

— Donnez-le-moi, dit Sœur Katharina en étendant la main quand elle fut tout près de lui.

Sans la regarder il lui obéit.

— Où est le reste ? demanda-t-elle, comme si elle parlait à un enfant d'une méchanceté insupportable.

Le docteur Ley haussa les épaules et continua à ne pas la regarder. Lilo ramassa le bras du Christ et le tendit à Sœur Katharina, qui l'ajusta au crucifix. C'était le seul morceau qui manquait. Lilo se dit que le crucifix était solide ; il avait été sculpté dans une seule pièce de bois. Frau Ley pleurait.

— N'avez-vous pas honte ? dit Sœur Katharina au docteur Ley. Vous avez tellement bouleversé votre pauvre femme que le lait du bébé va sans doute en être gâté.

Puis, s'adressant à Marianne, elle dit :

— Occupez-vous de faire nourrir l'enfant au biberon pendant quelques jours, en attendant que nous ayons pu vérifier l'état du lait de Frau Ley.

Ensuite, elle se dirigea vers la porte, suivie de Marianne portant le bébé et de Lilo. Sur le seuil, Sœur Katharina s'arrêta, se retourna et demanda au docteur Ley :

— Pourquoi venez-vous toujours nous trouver, vous autres nazis, quand vous avez des ennuis ?

Elle se retourna de nouveau et passa dans le couloir.

— Je suis désolée de toute cette histoire, dit Marianne à Lilo, tandis qu'elles marchaient à la suite de Sœur Katharina. Je t'avais amenée là simplement pour te faire voir les fleurs.

— Mais c'était merveilleux, dit Lilo, tellement *intéressant !* Où le docteur Ley a-t-il connu sa femme ?

Marianne réfléchit un moment avant de répondre :

— Dans un endroit appelé Elbing, en Prusse occidentale, où elle était danseuse dans un music-hall. C'est bien dommage qu'elle n'y soit pas restée, la malheureuse. Enfin, tu as du moins eu l'occasion de voir de près ceux qui nous gouvernent.

Frau Ley devint morphinomane et ne tarda pas à mourir.

(A suivre.)

(Les illustrations de ce fascicule sont de Bernard MILLERET.)

(Suite de la page 2 couverture.)

sommaire, les apparences et la force convaincante de la vérité humaine brusquement révélée ; à l'enchevêtrement des faits, le caractère de cette inéluctable fatalité que nous connaissons tous.

Ainsi Pierre Benoit réussit-il presque toujours à gagner une partie qui normalement devrait être perdue. *Le Casino de Barbazan* — avec un tel titre comment ne pas en venir aux images du jeu ? — en est une fois de plus la preuve, comme je le disais tout à l'heure.

MOUVEMENTÉE elle l'est, l'aventure que nous conte Henry Castillou dans *Le Duel de Sorlente* (Fayard, édit.), une de celles dont on se dit, encore qu'elles se rencontrent souvent dans la réalité, qu'on ne peut en trouver la relation que dans les livres ! Elle se ramène en gros à ceci : le régisseur d'un important domaine manœuvre pour se hausser au-dessus de sa condition ; le gendre du propriétaire, farouche ennemi de son beau-père, l'y aide jusqu'au jour où il s'aperçoit que sa propre femme est convoitée par l'homme ; celui-ci parviendra à ses fins, le mari consentant même à s'effacer dans le suicide.

Tout est vrai dans la vie ; tout est possible dans le romanesque. On ne peut donc songer — si ce n'est dans l'ordre des réflexions suscitées par un livre comme celui de Pierre Benoit — à en vouloir le moins du monde à Henry Castillou de ce que le thème de son roman paraisse si futile et si invraisemblable (moins dans sa ligne générale toutefois que dans ses détails). Mais il s'agit d'un de ces livres dont on se dit « qu'ils sont bien faits », en ce sens qu'ils se sont proposé de conduire le lecteur de l'exposé au dénouement d'une histoire et qu'ils ont réussi à intéresser par la manière adroite dont l'auteur est allé d'un bout à l'autre. L'équilibriste qui d'une plate-forme à une autre passe sur un fil de fer excite toujours l'admiration, même si l'exploit n'a lieu qu'à 2 mètres du sol.

Mais il ne sagit pas de rapprocher arbitrairement Henry Castillou d'un Pierre Benoit. L'auteur de *Cortiz s'est révolté* n'a, avec son illustre aîné, d'autre point commun que de mettre comme lui son point d'honneur à réussir cette tentative difficile qui est de conter une histoire, même arbitraire, sans lasser jamais. Car les moyens employés sont fort différents. Henry Castillou en effet ne s'efforce jamais de faire du lecteur son complice par l'utilisation de ces artifices accessoires que sont la description physique ou psychologique des personnages ou la reconstitution d'une atmosphère. Au contraire il se borne à exposer sèchement — encore que minutieusement — l'action, la suivant pas à pas sans jamais paraître intervenir pour amener un rebondissement ou un changement de direction. On aura reconnu, je pense, une méthode chère à certains conteurs américains d'aujourd'hui. Henry Castillou s'en est fort adroitement intégré l'esprit, en sorte qu'on ne peut jamais parler d'influence.

Ce qui donc en définitive séduit chez ce jeune romancier c'est la vigueur et la netteté avec lesquelles il bâtit ses livres. Il faut espérer maintenant qu'ayant parfaitement en main sa technique il s'attache davantage au contenu propre de ses prochains ouvrages et plus à nous convaincre qu'à nous éblouir par son brio.

LA GRANDE MARCHE (Gallimard, édit.) ne porte en sous-titre aucune de ces mentions qui permettent de classer *a priori* un livre dans une catégorie commode : roman, récit, essai... Comme nous nous apercevons très vite qu'il s'agit d'une relation écrite à la première personne du singulier par un jeune garçon qui, évadé de France sous l'occupation, a réussi à rejoindre l'armée française de la Libération, a participé aux derniers combats de la guerre pour terminer sa carrière militaire parmi les troupes d'occupation en Allemagne, nous pensons qu'il s'agit, parmi tant d'autres, d'un « journal de guerre » comme chaque combattant un peu intellectuel en porte toujours un dans sa musette. L'auteur cependant a soin de nous affirmer dans sa préface que cette guerre qu'il va nous présenter « n'est peut-être pas l'exacte relation de ce qu'elle fut » et qu'il a dû taire « certains détails par trop réalistes qu'il est préférable de laisser tomber dans l'oubli, même pour ceux qui en furent les témoins ou les acteurs ».

Le livre de Jean-Marc Lambert s'astreint strictement à rester dans les limites ainsi tracées. Le dessein peut apparaître louable ; on souhaiterait donc pouvoir prodiguer des éloges. Rien n'est malheureusement plus ennuyeux que *La Grande Marche*, malgré les bonnes intentions de l'auteur et son évident désir de tracer un tableau complet et sans bavures de la grande aventure de sa vie. Jean-Marc Lambert a commis à l'égard de la littérature en général et des chroniques de notre temps en particulier la même erreur qu'ont faite tant d'hommes qui furent révélés à eux-mêmes par des circonstances d'époque et en tirèrent des conclusions générales : ils s'imaginèrent entre autres qu'avoir accompli son devoir donnait des droits (ce qui est une réaction humaine) et conférait tous les talents (ce qui est sot). Heureusement pour lui, l'auteur de *La Grande Marche* aura sans doute borné à ce livre ses ambitions littéraires et ses prétentions de penseur, les unes et les autres fort sympathiquement mais fort naïvement exposées.

AVEC un énorme volume qui n'est pas loin de compter un millier de pages, un jeune écrivain belge, José-André Lacour, vient de faire dans le roman des débuts remarquables à plus d'un titre. Non seulement par l'ampleur matérielle de son œuvre (écrite pourtant en un temps record puisque l'auteur assure avoir eu besoin de sept mois seulement pour en venir à bout), mais aussi par les réactions assez diverses qu'elle peut susciter dans l'esprit d'un lecteur attentif. Car *Châtiment des victimes* (Julliard, édit.), comme un torrent roulant des pépites en même temps que de gros paquets de terre stérile, donne le spectacle d'un talent riche de promesses qui brille à de nombreux moments pour se perdre malheureusement très vite dans l'enflure, la divagation, le mauvais goût.

Ce n'est pas que l'ambition de José-André Lacour ne soit des plus sympathiques, bien au contraire. Je ne sais s'il est grand admirateur de Tolstoï, mais je jurerais que l'exemple de *Guerre et Paix*, ce chef-d'œuvre du roman universel qui réussit le miracle de peindre une époque bouleversée à travers des destinées particulières, n'a pas été sans fouetter son imagination. Et les dix dernières années que le monde vient de vivre attendent encore, il est vrai, leur Tolstoï. Faute d'un Tolstoï, elles n'auront peut-être, comme la guerre de Sécession, qu'une Margaret Mitchell ; ce ne serait déjà pas si mal qu'elles provoquent la naissance d'un nouvel *Autant en emporte le vent*. En tout cas, le fait pour un jeune écrivain d'avoir des ambitions aussi hautes mérite la plus sincère estime, même si l'on se désole de le voir si souvent rater le mille.

Mais quelles sont ces victimes

(Lire la suite page 4 couverture.)

(Suite de la page 3 couverture.)

que notre temps a si impitoyablement, si injustement châtiées ? José-André Lacour n'a pas eu de peine à les trouver parmi les jeunes gens qui avaient une vingtaine d'années en 1940. Les siens sont étudiants à Bruxelles, et la Belgique n'ayant pas encore été entraînée dans la tourmente, leurs drames ne sont pas bien graves : l'inquiétude amoureuse ou la fondation d'une revue révolutionnaire, voilà le plus clair de leurs soucis. Parmi eux le romancier attire progressivement l'attention sur Renée, une jeune fille un peu molle apparemment, mais qui brûle à l'intérieur, et sur André-Jean, le garçon avec qui Renée a été élevée et qui l'aime d'un grand amour idéal. Mais voici le 10 mai 1940 et l'exode des Belges vers une France qui ne va pas tarder à connaître la défaite. Cette période est naturellement l'occasion pour le romancier d'une peinture apocalyptique souvent fort réussie, parfois gâchée par des effets littéraires qui évoquent le plus mauvais Céline ; avec une adresse indéniable, cependant, Lacour emmêle les destins de ses héros que nous parvenons à suivre dans le grand désordre de l'époque.

Nous les retrouverons à Bruxelles sous l'occupation allemande. Elle est pour quelques-uns d'entre eux la sordide occasion d'organiser au mieux leur vie, de donner à leur jeunesse l'éclat des conquêtes dont ils ont la nostalgie. Ce n'est pas le lieu ici d'entrer dans le détail des amours contrariées de Renée et d'André-Jean, ni d'expliquer comment la jeune femme en arrive à épouser une canaille (ce Raoul Sirquin est moins un « collaborateur » qu'un arriviste forcené). Pour ces enfants malheureux, égarés, la libération de leur pays n'est pas l'aube d'une vie dans laquelle ils vont enfin pouvoir se réaliser ; c'est la consommation, au contraire, de leur châtiment.

Le dessein du romancier peut ainsi paraître bien ambigu. Certes, ces jeunes gens furent les victimes de leur époque, mais dans leur pays comme dans tous ceux qui furent occupés par les nazis il n'y avait pas, Dieu merci, que de la graine de traître. A la fresque peinte par José-André Lacour — et, je le répète, fort bien venue à plus d'un endroit — il manque donc bien des plans, de ceux qui, par le contraste, assurent l'équilibre d'une œuvre.

Enfin, je sais que le style n'a littéralement plus aucune importance pour les écrivains d'aujourd'hui : l'écriture débraillée leur paraît le comble du raffinement. Mais José-André Lacour me semble aller trop loin dans cette voie, sans parler de ses innombrables négligences de vocabulaire qui rendent la lecture de plus d'un de ses chapitres proprement intolérable. C'est bien joli d'écrire un livre de mille pages en sept mois ; il vaudrait mieux attendre quelques mois avant la publication et consacrer ce temps à un échenillage sérieux.

DANS une de ces banlieues tristement petites-bourgeoises où abonde le prétentieux pavillon en pierres meulières, un raté de la peinture achève une vie qui ne fut jamais pleine que de grands espoirs avortés. Mais vient à passer une radieuse jeune fille, riche et belle, en qui la pitié et l'amour pour le peintre Jérôme vont se mélanger curieusement. Elle se persuade que l'inspiration a été tuée en Jérôme par sa femme, Rose, une acariâtre fille de boutiquier enrichi. Rose, cependant, voudra défendre son maigre bien. Dans une entrevue assez pathétique elle révélera à la jeune fille l'étendue de ses illusions et que Jérôme est bien, en effet, un impuissant de l'art.

Telle est en quelques lignes la substance romanesque du nouveau livre de Germaine Beaumont. On se souvient peut-être que j'avais témoigné beaucoup d'enthousiasme pour le précédent ouvrage de cette romancière : *La Roue d'Infortune*. J'avoue que celui-ci : *L'Ange du Soir* (Éditions du Rocher), m'a paru de loin inférieur. Chaque épisode est pourtant traité avec cette rigueur habituelle à Germaine Beaumont, et le retournement de situation dû à la femme du peintre — elle apparaît d'abord odieuse pour brusquement devenir assez sympathique — est opéré avec habileté. Mais je découvre dans le thème je ne sais quoi d'artificiel et de convenu qui pèse sur le livre et il me paraît bien bizarre qu'une jeune fille « riche et belle » s'éprenne dès sa première rencontre d'un quinquagénaire assez triste et infirme par surcroît.

Il me semble qu'il y avait seulement dans *L'Ange du Soir* la matière d'une bonne nouvelle traitée peut-être à la manière indirecte. Germaine Beaumont n'a-t-elle pas eu tort d'étirer son sujet aux dimensions du roman, faussant ainsi toutes les perspectives ?

ON sait que, sous un titre général assez significatif : *Génie et Destinée*, Marcel Brion a consacré à quelques-uns des hommes les plus représentatifs de l'humanité, à ceux que Baudelaire appelait « les phares », des études d'une pénétration singulière. Ces monographies de Laurent-le-Magnifique, de Michel-Ange, de Rembrandt, de Machiavel... ne sont pas seulement des livres qui nous restituent un caractère exceptionnel et une époque dans leur intégralité ; ils parviennent à nous donner l'illusion que ce coup de sonde jeté dans une âme d'élite l'a été dans notre propre âme et que nous participons tous, plus ou moins, à la qualité intrinsèque qui a modelé ces grands hommes. En d'autres termes, ceux-ci, grâce à Marcel Brion, ont été rapprochés de nous, à moins que l'écrivain n'ait réussi à nous hausser à leur niveau.

Le 200e anniversaire de la naissance de Gœthe vient de permettre à l'auteur de *Bélinda* l'une de ses plus belles réussites en ce domaine. Il faut bien dire, en effet, que Gœthe, comme Cervantes, Camoëns ou Dante, est généralement rangé dans cette catégorie des éminents créateurs de l'esprit dont chacun peut citer le nom à l'occasion, se souvenir du titre d'une œuvre ou du rôle qui lui est attribué dans l'histoire des littératures comparées, mais dont personne ne pourrait, avec sincérité, se vanter avoir lu plus que les passages cités par les anthologies. Or voici que le *Gœthe* de Marcel Brion (Albin Michel, édit.) nous restitue non seulement un artiste (celui-ci, il est vrai, méritait légitimement la place qui lui est accordée par les spécialistes), mais aussi un homme (de génie, certes !).

Je ne sais, bien entendu, si les connaisseurs ne trouveront rien à redire au tableau — qui me paraît si profond et si complet — tracé par Marcel Brion. L'essentiel n'est-il pas qu'il nous ait donné envie d'aller vérifier dans les textes si Gœthe était vraiment digne de cette légende tissée autour de son nom ?

Dans le *Gœthe* (Fayard, édit.) que les nécessités de la librairie l'ont amené lui aussi à écrire, Edmond Jaloux s'est moins attaché à nous restituer l'image du génie-fait-homme qu'à tirer une *moralité*. Cet ouvrage hâtif, rédigé pourtant par un des plus fins connaisseurs de la littérature universelle, se défend d'être « une vie romancée ». Malgré l'abondance des idées ingénieuses et des développements subtils, c'est un livre pesant, qui n'offre à l'esprit curieux aucune occasion de se sentir excité. Il est clair et complet, académique à souhait, mais paraît destiné avant tout aux lecteurs avertis qui s'intéressent seulement aux subtilités et aux gloses sur un sujet.

Société Nationale des Entreprises de Presse.
Imprimerie de Bobigny.
Dépôt légal 3e trimestre 1949. — Imprimeur n° 80.

Supplément au N° 206 de *France-Illustration*.
Fondateur : Georges Oudard.
Le Directeur-Gérant : G. Cahen-Salvador.